



L'ARGILE À TA VOIX

Sarah Bern

L'Argile a Ta Voix

Par Sarah Bern

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Nitrate et la Poussière	4
Chapitre 2 : La Faille Anonyme	10
Chapitre 3 : L'Odeur du Tabac Froid	15
Chapitre 4 : Le Couloir des Souvenirs	20
Chapitre 5 : Les Fresques de l'Infamie	25
Chapitre 6 : Le Premier Sacrifice	30
Chapitre 7 : Le Rythme de la Canne	34
Chapitre 8 : La Voix de l'Argile	38
Chapitre 9 : L'Entonnoir de Calcaire	43
Chapitre 10 : La Chambre du Miroir	47
Chapitre 11 : L'Autopsie du Remord	51
Chapitre 12 : Le Sacrifice Ultime	56
Chapitre 13 : La Dernière Inscription	61

Chapitre 1

Le Nitrate et la Poussière

Le soleil de novembre ne caressait pas la terre des morts ; il la broyait sous un pilon de cuivre incandescent. À l'entrée de la Vallée des Rois, l'air n'était plus qu'une suspension de particules de calcaire et de déjections de mulets, une méphite épaisse qui collait aux poumons comme une suie invisible. Marcus Vane se tenait à l'écart, sur un surplomb rocheux où le vent rabattait les échos du tumulte qui montait de la concession de Carnarvon. En bas, l'agitation était celle d'une fourmilière éventrée. On s'interpellait en anglais, en arabe, on s'extasiait devant des marches de pierre que le sable avait eu l'obligeance de libérer après trois millénaires de silence. Carter avait trouvé sa porte. Carter allait entrer dans l'éternité par la grande voie, escorté par les flashes des photographes et le champagne des aristocrates.

Marcus cracha un filet de salive jaunâtre dans la poussière. Ses doigts, dont les extrémités étaient durablement brunies par le nitrate d'argent et les encres de Chine, grattèrent nerveusement la corne de sa paume gauche. C'était une manie ancienne, une manière de s'assurer qu'il possédait encore une enveloppe charnelle, que son corps ne s'effritait pas aussi sûrement que sa réputation dans les salons de Londres. Sa chemise de lin, raidie par le sel de sa propre sueur, lui sciait les aisselles. Il sentait l'odeur de sa propre déchéance : un mélange de tabac froid, de genièvre bon marché et de cette aigreur particulière qu'exhale l'homme qui n'a plus dormi depuis que les spectres ont commencé à frapper à sa porte.

Il détourna les yeux du chantier de Carter. Ce spectacle de foire lui soulevait le cœur. On ne déterrait pas un pharaon avec des méthodes de terrassier ; on l'approchait avec la patience du prédateur ou la dévotion du prêtre. Mais Marcus n'était plus ni l'un ni l'autre. Il n'était qu'un paria, un pilleur de marges que la Société d'Archéologie

ignorait désormais avec une politesse glaciale.

Son regard se perdit vers l'ouest, là où les falaises thébaines se dressaient comme des remparts de soufre contre le ciel d'un bleu trop dur, presque noir. C'était là-bas. Il le savait. Une intuition qui n'avait rien de scientifique, une certitude viscérale qui lui tordait les entrailles depuis qu'il avait posé le pied sur le quai de Louxor. Quelque chose l'appelait, une fréquence basse que lui seul semblait percevoir au milieu du vacarme des pioches.

Il porta la main à sa poche de poitrine et en sortit un carnet de cuir dont la couverture était écaillée, rongée par l'humidité des cales de navires et la sécheresse des campements. Les pages étaient couvertes d'une écriture fine, nerveuse, celle du professeur Aristhène. En effleurant le papier, Marcus crut sentir le souffle sec du vieillard sur sa nuque.

— Tu ne trouveras rien, Marcus, murmura-t-il pour lui-même, sa voix n'étant qu'un croassement. Rien que le vide que tu as creusé.

L'image s'imposa à lui, impitoyable. 1915. Le désert de Libye. La gourde était vide, le sable s'insinuait dans les orbites d'Aristhène, dont la langue n'était plus qu'un morceau de cuir noirci. Marcus l'avait regardé mourir, immobile, attendant que le dernier souffle libère les secrets consignés dans ces pages. Il n'avait pas tendu la main. Il avait attendu que l'ombre s'empare de l'homme pour s'emparer de son œuvre. Depuis ce jour, l'eau n'avait plus jamais éteint sa soif.

Il se mit en marche, fuyant la clameur de la découverte de Carter. Ses bottes de cuir craquaient sur le silex. Il s'enfonça dans un vallon secondaire, un repli de la montagne où même les gardiens ne s'aventuraient guère, jugeant le terrain trop instable, trop pauvre en promesses d'or. La chaleur devint une présence physique, une main lourde posée sur ses épaules. Le silence, ici, était différent. Il n'était pas l'absence de bruit, mais une accumulation de siècles pesant sur le tympan.

Après une heure de progression laborieuse, ses poumons brûlant à chaque inspiration, il s'arrêta devant une paroi de calcaire grisâtre, striée de veines d'oxyde ferreux qui ressemblaient à des blessures mal refermées. Pour tout autre œil, ce n'était qu'un éboulement naturel, une cicatrice géologique parmi des milliers d'autres. Mais Marcus vit la faille. Elle était étroite, verticale, une fente d'ombre qui semblait aspirer la lumière environnante.

Il s'approcha, le cœur battant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Une exhalaison s'échappa de la fissure. Ce n'était pas l'odeur de la poussière chauffée au soleil. C'était une odeur de renfermé, d'étoffes ancestrales, de bitume et de quelque chose de plus métallique, de plus froid. L'odeur d'une crypte qui n'avait pas respiré depuis que les étoiles avaient changé de place dans le ciel.

Il sortit de sa besace une lampe à acétylène. Ses mains tremblaient si fort qu'il manqua de briser le verre. Le cliquetis du métal contre la pierre résonna comme un coup de feu. Il frotta une allumette. La flamme vacilla, puis s'étira, projetant des ombres démesurées sur la paroi. Marcus s'engagea dans la faille.

L'espace était si exigü qu'il dut progresser de profil, sentant la roche rugueuse gratter le lin de sa chemise et la peau de son dos. Le calcaire semblait se refermer sur lui, une étreinte de pierre qui lui rappelait le poids de la terre qu'il avait jetée sur le corps d'Aristhène. La température chuta brutalement. La chaleur de l'Égypte disparut, remplacée par un froid sépulcral qui semblait émaner des parois elles-mêmes.

Soudain, la faille s'élargit. Marcus trébucha et manqua de tomber. Il leva sa lampe.

Il ne se trouvait pas dans une grotte naturelle. Les parois étaient lisses, taillées avec une précision chirurgicale dans la masse de la montagne. Devant lui s'ouvrait un corridor qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre selon un angle impossible, trop abrupt pour être honnête. Mais ce n'était pas l'architecture qui fit s'arrêter le sang

dans ses veines.

C'étaient les fresques.

Elles n'étaient pas sèches. Les pigments — le bleu d'outremer, le rouge d'ocre, le jaune d'arsenic — luisaient sous la flamme de sa lampe comme s'ils venaient d'être appliqués. Une goutte de peinture noire perla le long d'un hiéroglyphe et s'écrasa sur le sol de pierre dans un silence assourdissant. Marcus approcha sa main, sans oser toucher.

Les visages représentés sur les murs n'avaient rien des profils stylisés des dynasties thébaines. Ils étaient d'un réalisme terrifiant. Et Marcus les reconnut tous. Il y avait là les traits de ses créanciers de Londres, les visages méprisants de ses pairs, et, plus loin, dans une scène représentant le jugement de l'âme, le visage d'une femme qu'il avait aimée et abandonnée dans une mansarde de Paris pour suivre une piste de sable.

— C'est impossible, hoqueta-t-il. C'est une fièvre... le soleil...

Il recula, mais son talon heurta quelque chose de solide. Un bruit sec, le choc du bois contre la pierre. Un son qu'il connaissait trop bien. Le son d'une canne.

Il fit volte-face, brandissant sa lampe. Le faisceau de lumière balaya le corridor, mais ne rencontra que le vide et la poussière qui dansait dans l'air froid. Pourtant, l'écho du pas cadencé persistait, régulier, implacable. *Toc. Toc. Toc.* Le bruit d'un homme qui boite, d'un homme qui porte le poids d'une trahison.

Marcus sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa tempe. Il regarda ses mains. Sous la lumière de l'acétylène, elles ne paraissaient plus seulement tachées de nitrate ; elles semblaient se dissoudre, les bords de ses doigts devenant flous, comme si la pierre environnante commençait à absorber sa substance.

Il aurait dû faire demi-tour. Il aurait dû ramper vers la lumière crue du jour, vers le vacarme vulgaire de Carter, vers la vie, aussi médiocre fût-elle. Mais l'obsession était une drogue plus puissante que l'instinct de survie. Au bout du corridor, là où la lumière de sa lampe mourait, il crut voir un reflet. Non pas l'éclat de l'or, mais celui d'un miroir de bronze poli.

Il fit un pas. Puis un autre. À chaque mouvement, il lui semblait qu'un souvenir s'échappait de lui, une parcelle de son identité restée à la surface. Le nom de sa mère, le goût du vin rouge, le visage de Londres sous la pluie... tout cela s'évaporait, aspiré par les pores de la roche.

Il n'était plus Marcus Vane, l'archéologue déchu. Il devenait une fonction. Une offrande.

Le corridor se rétrécit à nouveau, l'obligeant à courber l'échine. Le plafond s'abaissait au rythme de sa respiration saccadée. Les parois se rapprochaient, couvertes de textes qu'il ne pouvait plus lire, car les signes changeaient de forme dès qu'il posait le regard sur eux, se transformant en une litanie de ses propres péchés.

Il atteignit enfin une porte massive, un bloc de granit noir qui ne portait qu'une seule inscription, gravée avec une violence qui avait fait éclater la pierre. Ce n'était pas le nom d'un roi. C'était une date. Celle de la mort d'Aristhène.

Marcus posa ses mains tremblantes sur le granit. La pierre était chaude, presque vibrante, comme un cœur qui bat sous une armure. Il poussa. Le gémissement de la roche sur la roche fut un cri de délivrance.

L'obscurité qui l'accueillit de l'autre côté était totale, une matière dense qui semblait éteindre la flamme de sa lampe. Dans ce néant, une voix s'éleva, sèche comme un parchemin que l'on déchire.

— Tu es en retard, Marcus. L'encre est déjà sèche.

Il ne restait plus de Marcus Vane qu'une silhouette nerveuse, perdue dans le ventre de la montagne, tandis qu'au-dehors, sous le soleil de plomb, le monde s'extasiait sur quelques bijoux de pacotille trouvés dans une tombe de sable. Ici, dans le sanctuaire de l'argile, le prix de l'entrée était bien plus élevé. Et Marcus venait de donner sa première livre de chair.

Chapitre 2

La Faille Anonyme

La morsure du soleil de midi ricochait sur les parois de calcaire avec une violence de métal blanc, aveuglant Marcus Vane alors qu'il se tenait au bord de la déchirure. Derrière lui, la vallée des Rois haletait sous une chape de plomb, vibrante de la rumeur lointaine des terrassiers de Howard Carter, un bourdonnement d'insectes cupides s'agitant autour d'un cadavre d'or. Mais ici, dans ce pli oublié de la montagne thébaine, le silence possédait une densité minérale.

Sélim, dont la silhouette drapée dans une galabieh de coton brut semblait se fondre dans l'ocre de la roche, fit un pas en arrière. Ses doigts noueux égrenaient un chapelet de bois sombre avec une rapidité fiévreuse.

— Sidi, n'y allez pas, murmura-t-il, sa voix s'étouffant dans la poussière. Ce n'est pas une demeure pour les morts. C'est une plaie qui ne veut pas cicatriser. Regardez la pierre... elle ne pleure pas de l'eau, elle pleure de l'oubli.

Marcus ne répondit pas. Ses yeux, d'un gris de vase remuée, étaient fixés sur l'ouverture étroite, une fente verticale qui semblait avoir été pratiquée par le coup de hache d'un géant colérique. Il sentait l'humidité s'en échapper, une exhalaison anachronique dans ce désert calciné. Ce n'était pas la fraîcheur stérile des tombeaux royaux, mais une moiteur grasse, chargée d'une odeur de lin mouillé et de bitume ancien, comme si le ventre de la terre transpirait une fièvre millénaire.

Il ajusta la sangle de sa sacoche de cuir, sentant le poids des carnets volés contre sa hanche — ces pages jaunies où l'écriture du professeur Aristhène s'étiolait en pattes de mouches désespérées. Il frotta ses paumes l'une contre l'autre, arrachant des

lambeaux de peau sèche, un tic qui ne le quittait plus depuis les sables de Libye.

— Reste ici avec les bêtes, Sélim. Si je ne suis pas ressorti quand l'ombre du pic touchera le lit de l'oued, repars vers le camp.

— Sidi...

Mais Marcus s'était déjà glissé dans la faille.

Le changement de température fut un choc physique, une gifle d'air saturé d'eau qui colla instantanément sa chemise de serge à ses omoplates saillantes. L'obscurité n'était pas un vide, mais une présence tactile, une étoffe de velours noir qui s'engouffrait dans ses poumons. Il craqua une allumette. La flamme vacilla, luttant contre une pression invisible, avant de stabiliser sa lueur rousse sur les parois de la gorge rocheuse.

Ce qu'il vit le fit chanceler.

Le calcaire n'était pas brut. Il était poli avec une patience démente, d'une douceur de jade sous la main. Mais ce n'était pas le travail des artisans de Pharaon. Il n'y avait aucune hiéroglyphe, aucune frise de dieux à tête de chacal pour guider le défunt. À la place, la pierre semblait avoir été modelée par des mains humaines alors qu'elle était encore malléable comme du limon. Des empreintes de doigts, des milliers d'entre elles, creusaient la paroi, comme si une foule de suppliciés avait tenté de s'extraire de la roche.

Marcus avança, le bruit de ses bottes ferrées résonnant avec une clarté obscène dans ce sanctuaire de mutisme. Le sol s'inclina brusquement. Il leva sa lampe à pétrole, dont le verre commençait déjà à se couvrir d'une buée huileuse.

Devant lui, un escalier s'enfonçait dans les entrailles du massif.

Ces marches ne devraient pas exister. Elles défiaient les relevés topographiques qu'il avait passés des mois à compiler. Chaque degré était d'une finesse impossible, taillé dans un calcaire si blanc qu'il semblait émettre sa propre phosphorescence malade. Marcus posa le pied sur la première marche. La pierre ne renvoya pas le choc sec du métal ; elle absorba le son avec une mollesse de chair.

Il descendit. Une marche. Deux. Dix.

À mesure qu'il s'enfonçait, l'air s'épaississait d'une odeur ferreuse, celle du sang que l'on a laissé sécher sur un tablier de boucher. Les parois se resserraient. Ce n'était plus une galerie, mais un œsophage de pierre. Il devait désormais progresser de biais, ses épaules frottant contre le calcaire humide qui laissait sur ses vêtements des traces blanchâtres, semblables à des traînées de craie ou de sueur séchée.

Soudain, sa lampe éclaira un renfoncement. Une niche. À l'intérieur, point de vase canope ou de statuette d'ouchebti. Juste une paire de lunettes à monture d'écaille, brisées net au milieu du pont.

Marcus s'arrêta, son souffle devenant un sifflement rauque dans sa gorge serrée. Il reconnut la cambrure des branches, la légère décoloration du verre gauche. C'étaient les lunettes d'Aristhène. Celles qu'il avait lui-même piétinées dans la tente de 1915, alors que le vieil homme râlait, réclamant une goutte d'eau que Marcus avait préféré verser dans le sable pour hâter la fin.

— Une hallucination, grimaça-t-il, sa voix ne dépassant pas un murmure étranglé. La chaleur... le manque d'oxygène.

Il voulut ramasser l'objet, mais ses doigts se figèrent à quelques centimètres. Les lunettes n'étaient pas posées sur la pierre. Elles semblaient en extraire, comme si le calcaire était en train de les digérer, les fibres de la roche s'enroulant autour de

l'écaille comme des racines lentes.

Il continua sa descente, plus vite maintenant, fuyant ce reproche de verre et de métal. Ses genoux tremblaient. L'escalier tournait en une spirale serrée, un colimaçon qui semblait vouloir visser Marcus au cœur même du monde.

L'humidité devint insupportable. Des gouttes d'eau lourdes tombaient du plafond, s'écrasant sur son front avec la régularité d'un métronome. Chaque goutte avait un goût de sel et de larmes. Il passa devant une nouvelle fresque, mais ses yeux refusèrent d'abord d'en accepter la réalité. La peinture était fraîche. L'ocre rouge et le bleu lapis-lazuli coulaient encore sur la paroi, formant des rigoles colorées qui rejoignaient le sol.

La scène représentait un homme seul, agenouillé dans une immensité de dunes. Devant lui, un autre homme, plus vieux, tendait une main parcheminée. Le premier tenait une gourde, mais il la renversait, le visage tordu par une expression de calcul froid.

Les traits du visage de l'homme à la gourde étaient ceux de Marcus. Pas le Marcus de 1922, vieilli et paranoïaque, mais le Marcus de 1915, jeune, ambitieux, les yeux brûlant d'une fièvre que seul le crime peut éteindre.

— Qui est là ? hurla-t-il, sa voix se brisant contre les murs étroits.

Le silence lui répondit, plus pesant qu'auparavant. Puis, venant des profondeurs indicibles où l'escalier semblait se perdre, un bruit monta.

Toc. Toc. Toc.

Le son sec d'une canne de bois de rose frappant le calcaire. Un rythme lent, mesuré, celui d'un professeur marchant dans les couloirs d'une université ou d'un spectre

remontant des enfers pour réclamer son dû.

Marcus recula, mais son dos heurta la paroi qui semblait s'être rapprochée. Le couloir n'était plus qu'un étai. L'air sentait maintenant le vieux papier et la poussière de bibliothèque, une odeur de bureau londonien transplantée dans le ventre de l'Égypte.

— Tu as toujours eu une mauvaise calligraphie, Marcus, fit une voix qui semblait sourdre des murs eux-mêmes. Mais ici, l'argile n'oublie aucune rature.

L'obscurité au bas des marches s'agita. La lumière de sa lampe vacilla violemment, projetant des ombres démesurées qui dansaient comme des démons sur les fresques humides. Marcus vit alors la première marche du bas. Elle n'était pas faite de pierre. Elle était faite de livres. Des centaines de carnets de notes, empilés avec une précision maniaque, formant un socle pour ce qui attendait dans l'ombre.

Il voulut faire demi-tour, remonter vers la lumière aveuglante du désert, vers Sélim et la chaleur simple de la vie. Mais lorsqu'il se retourna, l'escalier derrière lui avait disparu. Il n'y avait plus qu'une paroi de calcaire lisse, impeccable, où commençait à se dessiner, sous l'effet d'une main invisible, la première lettre de son propre nom.

La canne frappa une dernière fois, tout près, juste derrière le cercle de lumière de sa lampe. Marcus Vane laissa tomber son pétrole. Le verre se brisa. Le feu lécha un instant le sol humide avant de s'éteindre dans un chuintement de défaite.

Dans le noir absolu, il ne resta que l'odeur du lin mouillé et le bruit d'un souffle court, trop proche de son oreille.

Chapitre 3

L'Odeur du Tabac Froid

L'obscurité n'était pas un simple manque de lumière ; elle possédait une masse, une épaisseur de suie qui s'engouffrait dans ses poumons, colmatant ses bronches de la poussière des millénaires. Marcus Vane resta immobile, les genoux enfoncés dans les débris de verre de sa lanterne, le souffle suspendu au bord de ses lèvres gercées. Le silence de la terre était un poids de plomb, une chape minérale qui semblait broyer les derniers échos du monde d'en haut. Là-haut, le soleil de novembre devait encore mordre la nuque des fellahs et les mouches devaient tournoyer autour des tasses de thé de Howard Carter. Ici, il n'y avait que le vide, et ce chuintement de flamme agonisante qui venait de s'éteindre.

Puis, la première effluve l'atteignit.

Ce n'était pas l'odeur de la charogne, ni celle, aigre et rassise, du natron et des bandelettes de lin poissées de bitume. C'était une odeur de surface, une odeur de vieil homme et de cabinet d'étude. Une volute invisible de tabac Latakia, ce mélange sombre et huileux, fumé au bois de chêne, que le professeur Aristhène affectionnait par-dessus tout. Marcus ferma les yeux, bien que cela ne changeât rien à la nuit totale qui l'enveloppait. Il revit le pouce jauni du vieil homme tassant la braise dans le fourneau d'une pipe en bruyère, le crépitement du foyer, la petite fumée bleue qui montait vers les plafonds moulurés de Londres.

Marcus tendit une main tremblante devant lui, les doigts écartés comme des serres. La paroi de calcaire, qu'il avait touchée un instant plus tôt, lui parut changer de texture sous ses phalanges. Le grain de la pierre, d'ordinaire froid et crayeux, semblait désormais exhaler une chaleur organique, presque fiévreuse. Il avança d'un pas, ses

bottes de cuir craquant sur le sol invisible. Chaque mouvement était une agonie de prudence. Le souvenir de la Libye, en 1915, remonta dans sa gorge comme une remontée de bile. La soif. La gourde vide qu'il avait dissimulée sous le sable alors qu' Aristhène, la langue gonflée et les yeux révoltés par l'insolation, le suppliait d'un regard.

« Professeur ? » murmura-t-il. Sa voix ne fut qu'un craquement sec, aussitôt dévoré par l'étouffoir de la roche.

Il n'y eut aucune réponse, si ce n'est ce parfum de tabac qui se faisait plus dense, plus impérieux. Marcus se mit à ramper, les mains explorant le sol de la galerie. Il ne sentait plus les carnets de notes sous ses paumes — ces centaines de journaux de fouilles qui composaient l'escalier maudit. La topographie du lieu semblait se réorganiser selon une géométrie de la mémoire. Il tâtonna le long d'une corniche de calcaire nummulitique, là où la faille se resserrait, l'obligeant à courber l'échine. Sa veste de serge, trempée de sueur et de l'huile de la lampe brisée, collait à sa peau comme une seconde enveloppe de momie.

Ses doigts rencontrèrent alors un objet métallique, posé avec une intentionnalité glaçante sur un rebord de pierre parfaitement lisse. Le contact du métal froid contre sa peau fut comme une décharge électrique. Il saisit l'objet, le portant à son visage dans un geste réflexe, comme s'il pouvait encore voir.

C'était un cercle de laiton, lourd, enserrant un disque de verre épais. Une loupe. Marcus en connaissait chaque rayure, chaque ternissure sur la monture de cuivre. C'était l'instrument qu' Aristhène utilisait pour déchiffrer les hiéroglyphes les plus effacés, l'objet qu'il portait toujours dans la poche gauche de son gilet de flanelle. Marcus fit courir son pouce sur la lentille. Elle était propre. Pas un grain de poussière ne souillait le verre, alors que tout, dans ce boyau, était recouvert d'une gangue de terre séculaire.

Il sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale, une sensation de froid si intense qu'elle semblait lui geler la moelle. La loupe était tiède, comme si elle venait d'être posée là par une main vivante.

Il se redressa, la loupe serrée contre son cœur. Le silence changeait. Il n'était plus vide. Il était peuplé de micro-bruits : le frottement d'une étoffe contre la paroi, le battement d'un sang qui n'était pas le sien, et toujours, cette respiration courte, asthmatique, qui semblait émaner des pores mêmes de la pierre.

« Vous n'êtes pas là, » siffla Marcus, les dents serrées. « Vous êtes mort dans les sables de la Grande Mer de Sable. Les chacals ont dispersé vos os. J'ai vu le sable recouvrir votre visage. »

Pour toute réponse, l'odeur du tabac se mua en celle de la combustion. Une odeur de papier brûlé, de cuir calciné. Marcus recula, mais son talon heurta une saillie. Il trébucha et s'affala contre la paroi opposée. Ses mains rencontrèrent des reliefs qu'il n'avait pas remarqués auparavant. Ce n'étaient plus les fresques lisses représentant les dieux à tête de chacal ou d'épervier. Sous ses doigts, il sentit des visages sculptés en haut-relief. Des visages humains. Des visages qu'il connaissait.

Il y avait là le nez aquilin de sa première épouse, qu'il avait délaissée pour une expédition en Nubie ; le menton fuyant de l'assistant qu'il avait fait renvoyer pour un plagiat qu'il avait lui-même commis. Chaque trait était rendu avec une précision chirurgicale dans le calcaire humide. La pierre semblait suer une eau saumâtre, comme si les parois pleuraient.

Soudain, le bruit de la canne retentit à nouveau. *Toc. Toc. Toc.*

Le son était sec, autoritaire, venant de la direction même d'où il venait. Marcus se figea. Quelque chose bougeait dans l'obscurité, à quelques toises de lui. Une présence qui ne déplaçait pas d'air, mais qui déplaçait l'ombre. Il porta la loupe à son œil droit

par pur automatisme de savant, et, dans le noir absolu, un phénomène impossible se produisit. À travers le verre grossissant, la réalité sembla se distordre. Il ne vit pas la lumière, mais il perçut des formes de chaleur, des spectres de grisaille mouvante.

Au centre de ce néant, une silhouette se dessinait. Un homme voûté, drapé dans un manteau de voyage qui semblait fait de lambeaux de brume. L'apparition tenait une canne dont le pommeau d'ivoire luisait d'une lueur malade, semblable au phosphore des cadavres en décomposition.

« Marcus... »

Le nom ne fut pas prononcé. Il fut ressenti, comme une vibration dans ses propres os, une résonance de tombeau. L'odeur du tabac devint suffocante, envahissant sa gorge, lui donnant l'impression de se noyer dans un cendrier froid. Marcus voulut hurler, mais ses cordes vocales étaient pétrifiées, transformées en cordages secs.

Il se mit à courir, fuyant vers le bas, s'enfonçant plus profondément dans les entrailles de la colline thébaine. Les couloirs se rétrécissaient, les plafonds s'abaissaient jusqu'à ce qu'il doive ramper sur le ventre, ses ongles s'arrachant sur le silex. La loupe, toujours serrée dans sa main, lui brûlait la paume. Il sentait que le sacrifice commençait. Pour chaque mètre gagné dans cette descente, un pan de sa mémoire s'effaçait, s'étiolait comme une tapisserie mangée par les mites.

Il oublia le nom de sa mère.

Il oublia le goût du vin rouge qu'il aimait boire aux terrasses du Caire.

Il oublia la couleur du ciel à l'aube.

Il ne restait que l'odeur du tabac, le froid du laiton, et cette certitude atroce : le sanctuaire qu'il cherchait n'était pas un lieu de repos, mais une salle de jugement où l'argile n'attendait que son sang pour sceller les dernières lignes de son histoire. Il déboucha enfin dans une salle plus vaste, où l'air était chargé d'une humidité de

caveau oublié. Au centre, un socle de granit noir trônait, vide de tout sarcophage, mais couvert de cendres froides.

Marcus s'approcha, ses genoux cédant sous lui. Il posa la loupe sur les cendres. Le silence revint, absolu, terrifiant. Il n'y avait plus de canne, plus de respiration. Juste lui, dépouillé, nu sous ses vêtements de lin, face à l'immensité de sa propre déshérence. Il tendit la main vers les cendres et, d'un doigt tremblant, commença à tracer dans la poussière grise la forme d'une lettre qu'il ne reconnaissait déjà plus.

Chapitre 4

Le Couloir des Souvenirs

La flamme de la lampe à carbure vacillait, une langue de feu bleuâtre et nerveuse qui léchait l'obscurité sans jamais parvenir à la dévorer tout à fait. Marcus Vane sentit le poids du silence retomber sur ses épaules, plus lourd encore que les tonnes de calcaire qui le séparaient de la surface. Il quitta le socle de granit noir, laissant derrière lui les cendres froides où son doigt avait tracé une éphémère confession, pour s'engager dans le boyau qui s'ouvrait vers l'est. Ses bottes de cuir ferrées crissaient sur le sol jonché de débris de silex et de poussière millénaire, un bruit sec, impudique, qui semblait insulter la solennité de la pierre.

Le couloir était d'une rectitude troublante. Les parois, taillées avec une précision chirurgicale, ne présentaient aucune des irrégularités habituelles des tombes de la XVIII^e dynastie. Marcus passa une main tremblante sur la surface froide. Le grain de la pierre était étrangement doux, presque semblable à la texture d'un parchemin de qualité supérieure. Sous ses doigts, il ne sentit pas les incisions franches des ciseaux de bronze, mais une série de reliefs subtils, des excroissances de roche qui semblaient avoir poussé de l'intérieur de la montagne.

Il éleva sa lampe. L'ombre portée de son propre corps s'étira sur le mur, monstrueuse et déformée. Ce qu'il vit alors le fit reculer d'un pas, le souffle court, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage.

Les hiéroglyphes n'étaient pas ceux du *Livre des Portes* ou du *Livre de l'Amdouat*. À la place des divinités à tête de faucon et des barques solaires, la paroi exposait une fresque d'une cruauté académique absolue. Il reconnut, gravée dans l'ocre et le bitume, la salle de conférence de l'University College de Londres, telle

qu'elle lui était apparue en 1912. Les visages des professeurs, figés dans une désapprobation de pierre, le fixaient avec des yeux de lapis-lazuli. Il vit sa propre silhouette de l'époque, plus jeune, les mains crispées sur un pupitre, tandis que des inscriptions en démotique dévoyé narraient, avec une précision diabolique, les erreurs de datation de sa thèse sur les Hyksos, les ratures de ses carnets, les approximations qu'il pensait avoir enterrées sous des années de morgue et de faux semblants.

— Ce n'est pas réel, murmura-t-il, et sa voix ne fut qu'un craquement de papier sec dans l'immensité de la crypte.

Il fit un pas en avant. Aussitôt, un gémissement sourd, une plainte tectonique, s'éleva des profondeurs de la faille. Le plafond, un bloc de calcaire massif dont il pouvait distinguer les veines de silex, sembla descendre d'un pouce. Marcus s'immobilisa. La sueur, chargée de la poussière ocre de la vallée, lui brûlait les yeux. Il sentit l'odeur de sa propre peur : une effluve aigre qui se mêlait à la senteur de linge moisi et de natron qui imprégnait les parois.

Il pensa à la première fois qu'il avait falsifié une note de bas de page pour contredire Aristhène. Un mensonge véniel, une simple inversion de chiffres sur une stèle de Tanis.

Un nouveau craquement déchira l'air. Les parois latérales se rapprochèrent de quelques centimètres. Le couloir, autrefois large de trois coudées, se resserrait sur lui comme un étau de pierre. Marcus sentit le lin de sa veste Norfolk frotter contre le grain abrasif du mur. La claustrophobie, cette vieille ennemie qu'il avait toujours combattue par l'arrogance, l'assaillit avec la force d'une marée. L'air se raréfiait, devenant une matière épaisse, granuleuse, qu'il devait mâcher avant d'avaler.

Sur sa droite, la pierre représentait désormais le campement de Libye. 1915. La tente d'Aristhène sous la lune d'argent. Il vit, sculptée avec une minutie atroce, la gourde vide qu'il avait déplacée, le carnet de cuir qu'il avait glissé sous sa propre chemise

pendant que le vieil homme râlait dans la fièvre. Les détails étaient insupportables : la texture de la toile de tente, la courbe de la dune, l'expression de trahison gravée sur le visage de pierre de son mentor.

Chaque souvenir de ses lâchetés agissait comme un signal pour la montagne. La pierre était vivante. Elle se nourrissait de sa honte, elle se contractait sur ses péchés.

— Arrêtez... gémit-il en s'appuyant contre la paroi.

Le contact de la pierre contre son dos fut un choc. Le mur ne se contentait pas d'être froid ; il vibrait d'une fureur sourde. Marcus dut se mettre de profil pour continuer sa progression. Ses doigts, tachés d'encre et de nitrate, grattaient frénétiquement le calcaire, cherchant une faille, une issue, une sortie vers le monde des vivants où les mensonges ont encore cours. Mais ici, dans les entrailles de Thèbes, la vérité avait la densité du granit.

Le plafond s'abaissa encore. Le bord de son casque colonial heurta la voûte. Il dut l'enlever, le laissant tomber au sol. Le bruit du liège frappant la pierre résonna comme un coup de tonnerre. Marcus s'accroupit, progressant désormais dans une posture de pénitent, les genoux déchirés par les éclats de silex. Ses poumons brûlaient. L'oxygène semblait s'être retiré vers le haut, hors de sa portée, remplacé par une exhalaison de vieux cuivre et de terre retournée.

— Je n'ai pas eu le choix, hoqueta-t-il, s'adressant aux visages de pierre qui le jugeaient. Il était vieux. Il aurait tout gâché. Le monde avait besoin de cette découverte, pas de ses hésitations de vieillard !

Un rugissement de pierre broyée lui répondit. Le couloir se fit si étroit que ses épaules furent prises en étau. Il était coincé, cloué contre l'histoire qu'il avait tenté de réécrire à son avantage. La paroi gauche pressait contre son sternum, tandis que la droite lui labourait les omoplates. Il ne pouvait plus avancer, ni reculer. Il était

devenu une inclusion dans la strate, un fossile de chair et de remords pris dans le calcaire éternel.

À quelques pouces de son visage, une inscription nouvelle apparut, les signes se formant sous ses yeux comme si une main invisible maniait le burin dans l'ombre. Ce n'étaient plus des hiéroglyphes, mais son propre nom, tracé avec l'élégance cursive qu'il affectait dans ses correspondances avec la Royal Geographical Society. En dessous, une date : celle de ce jour de novembre 1922. Et un espace vide, une ligne qui n'attendait qu'un seul mot pour se clore.

Marcus ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il vit le désert de Libye, sentit la chaleur du sable, et entendit, pour la millième fois, le râle d'Aristhène réclamant une goutte d'eau qu'il n'avait jamais reçue.

— Je l'ai tué, murmura-t-il dans un souffle qui emporta ses dernières forces. Je l'ai laissé mourir pour un nom sur une couverture.

Le silence qui suivit fut plus terrible que le fracas de la pierre. Puis, avec une lenteur de glacier, la pression se relâcha. Les parois reculèrent d'un pouce, puis de deux. Le plafond remonta, rendant à Marcus l'espace nécessaire pour une inspiration convulsive qui lui déchira la gorge. Il s'effondra en avant, les mains à plat sur le sol humide.

Il ne restait plus de lui qu'une silhouette brisée dans la poussière. Les fresques de ses échecs s'effaçaient, le calcaire reprenant son aspect lisse et anonyme, comme une page blanche attendant la suite du récit. Marcus leva les yeux. Au bout du couloir, là où l'obscurité semblait se densifier jusqu'à devenir solide, il entendit un bruit.

Tap. Tap. Tap.

Le son d'une canne de bois de rose frappant le sol de pierre. Un rythme lent,

méthodique, qui s'approchait avec la certitude de celui qui n'a plus besoin de se presser. Marcus Vane ramassa sa lampe dont la flamme agonisait. Il savait que le prochain couloir n'exigerait pas seulement des aveux, mais une part de sa propre substance. Il se releva, les jambes flageolantes, le lin de sa chemise collé à sa peau par le sang et la sueur, et fit le premier pas vers la silhouette qui l'attendait dans le sanctuaire des ombres. Ses doigts, dans un geste machinal, cherchèrent son carnet dans sa poche, mais il n'y trouva que de la poussière et le vide froid d'une mémoire qui commençait déjà à se dissoudre.

Chapitre 5

Les Fresques de l'Infamie

Le silence de la roche n'était plus qu'un linceul déchiré par le martèlement régulier de ce bois de rose contre le dallage, un écho sec qui semblait naître des entrailles mêmes de la montagne thébaine. Marcus Vane serra la poignée de sa lampe-tempête, le métal brûlant lui mordant la paume, mais cette douleur physique n'était qu'une distraction dérisoire face à l'oppression qui lui broyait les poumons. L'air, ici, n'avait plus la sécheresse stérile des tombeaux millénaires ; il empestait l'huile de lin, la térébenthine et cette odeur métallique, douceâtre, de l'enduit frais que l'on vient d'étaler sur un mur de chaux.

Il fit un pas, puis deux, ses bottes de cuir craquant sur le gravier calcaire. La lumière de sa mèche vacillante balaya la paroi de droite et Marcus s'arrêta net, le souffle coupé par une décharge de pure terreur.

Là, sur le registre supérieur de la fresque, ne figuraient ni les processions de porteurs d'offrandes, ni les barques solaires naviguant vers l'Amenti. Sous ses yeux, représenté avec une précision qui frisait le sacrilège, se tenait Arthur Sterling. Sterling, son ancien assistant à l'expédition de 1912, celui qu'il avait laissé croupir dans une geôle de Louxor pour un vol de scarabées qu'il avait lui-même commis. Le visage de Sterling était peint selon les canons de la XVIIIe dynastie, de profil, l'œil immense et fardé de khôl, mais l'expression de détresse absolue qui tordait sa bouche était d'un réalisme insoutenable. Plus troublant encore, la couleur des chairs n'était pas l'ocre rouge traditionnel, mais un rose pâle, presque translucide, qui semblait palpiter sous la lueur de la lampe.

Marcus s'approcha, la main tremblante. Il tendit un doigt vers l'image.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il, sa voix s'étranglant dans sa gorge sèche.

Lorsqu'il toucha la paroi, son doigt ne rencontra pas la rugosité de la pierre millénaire. La surface était souple, presque tiède. En retirant sa main, il vit avec horreur qu'une trace d'azurite fraîche maculait son index. Le pigment était humide. La peinture n'avait pas séché depuis trois mille ans ; elle venait d'être déposée là, quelques secondes plus tôt, par une main invisible.

Il recula, trébuchant sur un éclat de silex, et sa lampe balaya frénétiquement le reste de la galerie. Chaque mètre de paroi révélait une nouvelle infamie. Voici la veuve d'Aristhène, représentée en pleureuse professionnelle, les bras levés vers un ciel de lapis-lazuli, ses larmes figurées par de véritables perles de nacre incrustées dans l'enduit. Voici ses collègues de la Royal Society, leurs visages figés dans des masques de mépris, les corps enserrés dans des bandelettes de lin dont il pouvait distinguer chaque trame, chaque fibre, comme si le peintre avait utilisé du tissu réel pour modeler le relief.

Le *tap, tap, tap* reprit, plus proche, résonnant derrière le coude du corridor.

Marcus sentit une sueur glacée dévaler son échine, trempant sa chemise de toile qui lui collait désormais au dos comme une seconde peau, poisseuse et étouffante. Il se jeta sur la paroi de Sterling, ses ongles griffant frénétiquement le visage peint. Il voulait arracher cette vision, prouver que ce n'était qu'un trompe-l'œil, une ruse de son esprit dévoré par l'opium et la culpabilité. Mais sous ses ongles, la chaux s'effritait en grumeaux humides. La peinture se mélangeait, le bleu de l'azurite se muant en un violet sombre sous l'effet de la pression, et il crut entendre, venant de derrière la pierre, un gémissement étouffé, le râle d'un homme que l'on enterre vivant.

— Sortez de là ! hurla-t-il à l'adresse des ombres. Aristhène ! Je sais que c'est vous !

Le silence qui suivit fut plus lourd que la montagne. Puis, une voix, ou plutôt le souvenir d'une voix, s'éleva, semblant sourdre du sol même :

— L'argile ne ment jamais, Marcus. Elle garde l'empreinte de la main qui la pétrit, mais elle retient aussi le sang de ceux qu'on a sacrifiés pour en faire des briques.

Marcus se colla contre le mur opposé, son cœur battant un rythme de tambour de guerre dans sa poitrine. La paroi contre laquelle il s'appuyait était froide, d'un froid de caveau, mais elle semblait se ramollir sous son poids. Il regarda ses mains : elles étaient couvertes de pigments, de l'or, du rouge cinabre, du noir de fumée. Il ressemblait à un peintre qui sortirait d'une séance de travail frénétique, ou à un boucher qui aurait dépecé ses souvenirs.

Il reprit sa marche forcée, presque une course, fuyant ces visages qui semblaient pivoter dans l'ombre pour suivre son passage. Les couloirs se rétrécissaient. Le plafond, autrefois haut et majestueux, s'abaissait, l'obligeant à courber l'échine. Les hiéroglyphes qui encadraient les fresques n'étaient plus des formules du Livre des Morts. Marcus lisait, avec une horreur croissante, les dates de ses trahisons, les montants des pots-de-vin versés, les titres des articles qu'il avait pillés dans les carnets d'Aristhène. Chaque signe était gravé avec une précision chirurgicale, les bords des incisions encore vifs, laissant perler une sève sombre qui ressemblait à de la résine de cèdre.

Il arriva devant une porte monumentale, un linteau de granit rose qui semblait peser des tonnes. Au-delà, l'obscurité était totale, un gouffre qui aspirait la faible lumière de sa lampe. Le bruit de la canne s'arrêta.

Marcus leva sa lanterne. À ses pieds, sur le seuil, reposait un objet qu'il reconnut instantanément. Un carnet de cuir bouilli, craquelé par le soleil, dont la couverture était tachée d'une large auréole sombre. C'était le carnet de Libye. Celui qu'il avait arraché des mains mourantes du professeur alors que le vieux chercheur implorait une

goutte d'eau, une seule, sous le zénith implacable de 1915.

Il s'agenouilla, ses doigts tachés de peinture effleurant le cuir. En ouvrant le carnet, il ne trouva aucune note, aucune carte. Les pages étaient vierges, d'une blancheur de linceul, à l'exception de la dernière. Là, une main avait tracé un unique portrait à la pointe d'argent. C'était son propre visage, celui de Marcus Vane, mais les yeux avaient été évidés, laissant deux trous béants à travers lesquels il pouvait voir le sol de la tombe.

Un souffle d'air froid, chargé de l'odeur du vieux lin et de la décomposition, éteignit sa lampe.

Dans le noir absolu, le *tap, tap, tap* reprit, juste devant lui. Un bruit de bois sec sur la pierre, puis le froissement d'une robe de bure. Marcus ne voyait rien, mais il sentait la présence, une masse de froid et de reproche qui occupait tout l'espace du sanctuaire.

— Le sacrifice est incomplet, Marcus, murmura la voix, si proche qu'il crut sentir un souffle de poussière sur sa joue. Tu as donné tes souvenirs, tu as donné tes amis, tu as donné ta dignité. Mais le sanctuaire exige la signature.

Marcus chercha son couteau de fouille dans sa ceinture, mais ses mains ne rencontrèrent que du vide. Ses vêtements semblaient se transformer, le lin devenant lourd, rigide, se changeant en bandelettes qui s'enroulaient autour de ses membres, l'immobilisant contre la paroi humide. Il essaya de crier, mais sa bouche était pleine de sable et de bitume.

Il sentit alors une pointe de roseau, un calame taillé, se poser sur sa tempe. Une main invisible, mais d'une force de granit, guida le stylet. Il ne ressentit aucune douleur, seulement une étrange sensation de fluidité, comme s'il se vidait de sa substance pour nourrir la pierre.

Sur la paroi du sanctuaire, là où l'obscurité commençait à peine à blanchir sous l'effet d'une aube souterraine impossible, une nouvelle inscription apparut. Elle n'était pas gravée, elle était vécue. Chaque trait de son nom, tracé en caractères hiératiques, emportait avec lui un battement de son cœur, une image de son enfance, le goût du vin, le souvenir du vent sur la mer.

Marcus Vane ne sentait plus le sol sous ses pieds. Il devenait plat, bidimensionnel, une silhouette d'ocre et de charbon figée pour l'éternité dans une posture de supplication. Ses yeux, désormais de simples pigments de malachite, fixaient le vide du couloir où, au loin, une silhouette voûtée s'éloignait en faisant résonner une canne de bois de rose sur le calcaire, le laissant seul dans la splendeur muette de son infamie.

Chapitre 6

Le Premier Sacrifice

La sueur, acide et lourde, lui brûlait les yeux, traçant des sillons de boue grise à travers la poussière de calcaire qui recouvrait son visage. Marcus Vane s'arrêta, le souffle court, sa poitrine heurtant la toile rêche de sa chemise de flanelle trempée. L'air, ici, n'était plus qu'une exhalaison de sépulture, un mélange étouffant de bitume millénaire, de lin décomposé et de cette odeur métallique, presque ferrugineuse, qui sourd des roches n'ayant jamais connu le baiser du soleil. Sa lampe à acétylène sifflait, projetant une clarté crue et vacillante sur les parois de la faille. Les ombres dansaient, démesurées, comme des dieux décharnés s'étirant sur le plafond bas.

Il était parvenu au bout du boyau. Devant lui, une dalle de calcaire d'un blanc spectral barrait le passage. Elle n'était pas simplement posée là ; elle semblait avoir poussé de la montagne même, sans jointure, sans interstice où glisser la pointe d'un stylet. Marcus approcha ses mains, ces mains gercées, tachées par le nitrate des réactifs et l'encre de Chine des relevés, et palpa la surface. La pierre était froide, d'une froideur qui n'appartenait pas au monde des vivants, mais elle vibrait d'une pulsation sourde, un battement de cœur de basalte.

Il saisit son levier d'acier, un outil lourd forgé à Sheffield, et l'arc-bouta contre la paroi latérale. Le métal cria, un gémissement strident qui déchira le silence sépulcral de la falaise thébaine, mais la pierre ne céda pas d'un pouce. Marcus s'acharna, les muscles de son cou saillants sous la peau parcheminée, le goût du sang et du sel dans la bouche. Rien. La porte n'était pas un obstacle physique ; elle était une sentence.

Soudain, le silence revint, plus lourd encore, seulement troublé par le tic-tac obsessionnel de sa montre à gousset dans sa poche de gilet. Et puis, ce bruit. Un

martèlement sec, rythmé. *Toc. Toc. Toc.* Le son d'une canne en bois de rose frappant le sol de pierre, quelque part derrière lui, dans les méandres qu'il venait de parcourir. Aristhène.

Marcus se figea, le sang glacé dans ses veines. Il savait que le vieux professeur était mort, abandonné dans les sables de Libye, la gorge pleine de poussière, mais l'écho de cette canne était aussi réel que le poids de la montagne sur ses épaules. La porte devant lui parut s'animer. Les pigments d'une fresque invisible commencèrent à sourdre à travers le grain du calcaire, comme une sueur colorée. Des visages apparurent, des silhouettes de serviteurs portant des offrandes, mais leurs traits étaient distordus par une agonie familière.

Il comprit alors, avec la lucidité brutale de ceux qui n'ont plus rien à perdre. Ce lieu ne se nourrissait pas de métal ou de force brute. Il exigeait une part d'existence. Pour franchir le seuil, il fallait laisser derrière soi une parcelle de son âme, un lambeau de mémoire qui n'appartiendrait plus jamais au monde de la lumière.

Marcus ferma les yeux. Il chercha en lui, fouillant les décombres de sa propre histoire. Il lui fallait un sacrifice. Pas un souvenir de honte – ceux-là, le tombeau les gardait déjà en otage – mais un souvenir de pureté. Quelque chose qui le rattachait encore à l'homme qu'il avait été avant que l'ambition ne devienne un chancre.

Il revit l'été de ses douze ans, dans les collines verdoyantes du Gloucestershire. Il revit le petit champ de blé bordant la vieille église en ruine. C'était là qu'il avait trouvé son premier trésor : une fibule romaine en bronze, verte de gris, mais encore entière. Il se revit, à genoux dans la terre grasse, le cœur battant la chamade, sentant pour la première fois le lien sacré entre ses doigts et le passé. La joie était si vive qu'elle lui fit monter les larmes aux yeux, même ici, dans les entrailles de Thèbes. C'était le moment où sa vocation était née, l'instant précis où il avait décidé de consacrer sa vie à déterrer les secrets de la terre.

« Prends-le », murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un croassement dans l'air raréfié.

Il projeta ce souvenir contre la dalle blanche. Il visualisa la fibule, le grain de la terre anglaise, l'odeur du blé mûr et le sentiment d'émerveillement absolu.

La sensation fut celle d'un arrachement, comme si une main invisible saisissait un nerf à vif et le tirait lentement hors de son crâne. Marcus poussa un cri étouffé, s'effondrant sur les genoux. Une douleur froide envahit son esprit. Soudain, l'image du champ de blé se brouilla. La couleur du bronze s'effaça. Il essaya de retenir la sensation de la terre sous ses ongles, mais elle glissait entre ses doigts mentaux comme du sable sec. Le souvenir s'étiolait, devenait une ombre, puis un vide. Il savait qu'il s'était passé quelque chose d'important dans ce champ, il savait qu'il y avait trouvé un objet, mais la nature de l'objet, l'émotion de la découverte, tout cela avait disparu, dévoré par la pierre.

Devant lui, un prodige s'opérait. La dalle de calcaire, autrefois si dure, commença à s'effriter. Elle ne se brisa pas ; elle se changea en une substance meuble, une sorte d'argile grise et humide qui s'affaissa lentement sur elle-même. La paroi devint poreuse, laissant échapper un souffle d'air plus vieux encore que le précédent, chargé d'une odeur de myrrhe et d'oxyde de cuivre.

Marcus se releva, chancelant. Il se sentait plus léger, mais d'une légèreté effrayante, comme si sa propre substance s'était amincie. Il regarda ses mains : elles semblaient plus pâles dans la lumière de l'acétylène, presque translucides. Il ne se rappelait plus pourquoi il était devenu archéologue. Il savait qu'il l'était, les faits étaient là, consignés dans son cerveau comme des entrées de dictionnaire froides et dénuées de sens, mais la flamme, le moteur de sa vie, s'était éteint.

Le passage était ouvert. L'obscurité au-delà était d'une densité absolue, une gorge de velours noir prête à l'engloutir. Il ramassa sa lampe, dont la flamme vacillait dangereusement. Le bruit de la canne reprit, plus proche maintenant, résonnant avec

une autorité tranquille. *Toc. Toc. Toc.*

Il fit un pas dans la chambre suivante. Le sol était jonché de débris de poteries et de fragments de stéatite. Ses bottes écrasaient des siècles d'histoire dans un crissement sec qui résonnait comme des os brisés. Sur les parois de ce nouveau sanctuaire, les hiéroglyphes ne semblaient pas gravés, mais incisés dans la chair même de la roche, et ils semblaient bouger, se réorganiser pour former des phrases qu'il n'osait pas lire.

Il n'était plus un explorateur. Il était une offrande en cours de décomposition. Chaque pas vers le centre de cette colline exigeait une nouvelle amputation de son être. Il le sentait dans l'humidité de l'air qui collait à sa peau comme un linceul, dans le poids de son propre nom qui commençait à lui sembler étranger, une étiquette collée sur une boîte vide.

Marcus Vane s'enfonça plus avant, la silhouette voûtée, cherchant désespérément un sanctuaire qui, il le comprenait enfin, ne serait rien d'autre que son propre tombeau, où chaque souvenir sacrifié deviendrait une fresque sur un mur qu'aucun œil vivant ne contemplerait jamais. La pierre attendait la suite. Elle avait soif de son enfance, de ses amours, de ses haines, jusqu'à ce qu'il ne reste de lui qu'une ombre d'ocre et de charbon, figée dans le calcaire pour l'éternité.

Chapitre 7

Le Rythme de la Canne

Le silence, dans ces entrailles de calcaire, possédait une densité minérale, une épaisseur de suaire que seule la flamme vacillante de sa lampe à acétylène osait encore déchirer. Marcus Vane avançait courbé, le dos frottant contre la voûte basse où des cristaux de sel perlaient comme une sueur froide sur le front d'un agonisant. Sa veste de gabardine, autrefois d'un beige immaculé, n'était plus qu'une loque raidie par la poussière et la sueur rance, une seconde peau qui l'étouffait. Soudain, le vide derrière lui ne fut plus muet.

TOC.

Le son fut sec, péremptoire, une percussion de bois dur contre le granit poli. Marcus se figea, le souffle court, une goutte de condensation tombant de son nez pour s'écraser sur ses bottes de cuir craquelé. Ce n'était pas l'éboulement d'une pierre, ni le craquement naturel de la montagne travaillant sous son propre poids. C'était le choc délibéré d'un pommeau de malacca sur le sol. Le rythme était celui d'une marche lente, assurée, celle d'un homme qui ne craint plus le temps.

— Qui est là ? murmura-t-il, sa voix s'étranglant dans le remugle de l'air vicié.

Pour seule réponse, un second coup retentit, plus proche, faisant vibrer la roche jusque dans la plante de ses pieds. *TOC.* Marcus fit volte-face, brandissant sa lampe. La lumière jaune dansa sur les parois, révélant des hiéroglyphes qui semblaient se tordre sous l'effet de la chaleur, des figures d'offrandes dont les mains tendues paraissaient vouloir le saisir au passage. Dans le cercle de clarté, il n'y avait que la poussière en suspension et l'obscurité insondable du boyau qu'il venait de

parcourir. Mais à la limite de sa vision périphérique, là où l'ombre dévore le relief, une silhouette s'était découpée un instant. Une forme haute, voûtée, portant ce chapeau de feutre à larges bords que le professeur Aristhène ne quittait jamais, même sous le zénith de Libye.

La panique, un acide brûlant, se propagea dans ses veines. Marcus se retourna et s'enfonça plus profondément dans la faille. Il ne courait pas, l'étrécissement du passage l'interdisait, mais il se hissait, se griffait les doigts contre les saillies tranchantes du silex. Ses ongles se retournèrent, le sang se mêlant à la terre ocre, mais il ne sentait rien. Seul comptait le besoin viscéral de mettre de la distance entre lui et ce bruit de canne qui reprenait, implacable. *TOC. TOC. TOC.*

L'air changea brusquement de texture. À l'odeur de poussière séculaire succéda un goût métallique, âcre, une exhalaison d'oxyde de fer qui lui tapissait le palais. Puis vint le sel. Un sel marin, incongru au cœur de la montagne thébaine, qui lui rappela l'écume des côtes où il avait laissé le vieux maître s'effondrer dans le sable, les lèvres gercées, implorant une goutte de cette eau que Marcus gardait dans sa gourde de fer-blanc, cachée sous sa chemise.

Le couloir se rétrécit encore. Les parois n'étaient plus de pierre inerte ; elles semblaient tapissées de lin humide, une texture de bandelettes de momie qui se refermaient sur ses épaules. Marcus sentait le battement de son propre cœur contre le calcaire, un tambour affolé répondant au rythme de la canne derrière lui. Il rampait désormais, les genoux déchirés par les débris de poteries brisées qui jonchaient le sol, des fragments de vases canopes dont les visages de chacals et de faucons semblaient rire de sa détresse.

— Laissez-moi... j'ai fait ce qu'il fallait... pour la science ! hurla-t-il dans un spasme de terreur.

Le bruit de la canne s'arrêta net. Le silence qui suivit fut plus terrifiant que le

vacarme. Marcus s'immobilisa, le visage pressé contre le sol froid. Il entendit alors un froissement de tissu, le bruit d'une redingote de laine que l'on ajuste, et cette respiration sifflante, laborieuse, qui avait hanté ses nuits depuis 1915. Une ombre s'étendit sur le mur devant lui, une ombre immense, déformée par l'angle de sa propre lampe. Elle ne venait pas d'une source lumineuse physique, elle émanait de l'obscurité elle-même.

Dans le reflet d'une plaque d'obsidienne enchâssée dans la paroi, il vit une main. Une main translucide, aux doigts longs et jaunis par le tabac, se poser sur le rebord d'une corniche juste au-dessus de sa tête. Il reconnut la bague sigillaire, le lapis-lazuli gravé au nom d'un pharaon oublié, l'anneau qu'il avait lui-même glissé de la main morte d'Aristhène pour le passer à son propre doigt. Sa main à lui, charnelle et tremblante, semblait maintenant se dissoudre, la peau devenant grise, parcheminée, tandis que l'anneau semblait s'enfoncer dans sa chair comme pour la marquer au fer rouge.

Marcus voulut crier, mais sa bouche ne laissa échapper qu'une poignée de sable fin. Ses souvenirs commençaient à s'effiloche. Le visage de sa mère, l'odeur de la pluie sur les pavés de Londres, le goût du vin de Samos... tout cela s'évaporait, aspiré par les pores de la roche. À la place, s'installaient les détails de l'agonie d'Aristhène : la couleur exacte de ses yeux virant au vitreux, le craquement de sa gorge sèche, le poids des carnets de fouilles dans la besace de cuir.

Le boyau s'ouvrit soudain sur une salle circulaire dont les parois étaient couvertes d'une peinture encore fraîche, d'un bleu d'outremer si profond qu'il semblait mener vers un autre ciel. Au centre, un sarcophage de granit rouge attendait, le couvercle de plusieurs tonnes déjà décalé, comme une invitation. Marcus s'effondra au pied de la cuve de pierre. Il ne restait presque plus rien de l'homme qu'il avait été. Il n'était plus qu'une enveloppe de lin et de remords, une relique vivante dont chaque fibre était saturée par l'ombre qui désormais se tenait debout, juste derrière lui.

Il sentit le froid d'une présence invisible se pencher sur son épaule. L'air se chargea

d'une odeur de naphte et de bitume. Une voix, qui n'était qu'un souffle de vent chargé de poussière, murmura à son oreille :

— Pose la lampe, Marcus. L'obscurité a enfin ton nom.

Il obéit. Ses doigts lâchèrent la poignée de cuivre. La flamme vacilla une dernière fois, éclairant une fraction de seconde le visage d'Aristhène, non pas celui d'un cadavre, mais celui d'un juge dont les yeux étaient deux puits de nuit éternelle. Puis, la mèche s'éteignit. Dans les ténèbres absolues du sanctuaire, on n'entendit plus que le bruit d'un couvercle de pierre glissant lourdement sur son socle, scellant à jamais le pacte entre l'argile et la voix.

Chapitre 8

La Voix de l'Argile

L'obscurité n'était pas une absence de lumière, mais une matière épaisse, une poix millénaire qui s'engouffrait dans les poumons de Marcus Vane à chaque inspiration saccadée. À genoux sur le sol de calcaire inégal, il sentait le froid du rocher mordre à travers le lin usé de son pantalon de toile. Ses doigts, dont les ongles étaient réduits à des moignons sanglants à force de gratter les parois, cherchaient encore une aspérité, une vérité, un passage. La lampe de cuivre gisait quelque part à ses pieds, éteinte, exhalant une dernière odeur de pétrole rance qui se mêlait à la senteur plus âcre, plus ancienne, du bitume et de la chair desséchée.

Devant lui, le tunnel s'étirait à l'infini. Il le voyait, malgré les ténèbres. Une galerie monumentale, bordée de colonnes de grès dont les chapiteaux en forme de lotus semblaient soutenir le poids du monde. Les fresques, animées d'une lueur intérieure, racontaient sa propre chute. Il voyait Aristhène, le visage creusé par la soif sous le soleil de Libye, les lèvres craquelées, tendant une main parcheminée vers une gourde que Marcus, dans son souvenir et dans cette vision, tenait fermement contre son flanc. L'ocre rouge des peintures semblait couler comme du sang frais sur le calcaire blanc.

— Marcus...

Le nom ne fut qu'un souffle, une vibration dans l'os de sa mâchoire. Il se figea, le front appuyé contre la pierre froide.

— Je sais que tu es là, maître, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un croassement de corbeau. La poussière a ton goût. Le sable a ton regard. J'ai payé le tribut. Regarde mes mains. Il n'y a plus d'encre, plus de nitrate. Il n'y a que la terre.

C'est alors qu'un son incongru déchira la nappe de silence. Ce n'était pas le murmure d'un spectre, mais un grattement lointain, métallique, suivi d'une plainte humaine qui semblait tomber des étoiles.

— Ya effendi ! Monsieur Vane ! Par les os de mes ancêtres, répondez-moi !

Marcus leva les yeux. La voix venait d'en haut, d'une faille invisible dans le plafond de la chambre funéraire. Elle paraissait lointaine, filtrée par des lieues de sédiments et de siècles. C'était la voix de Sélim, son contremaître, l'homme qui l'avait attendu à la surface pendant que le soleil de novembre déclinait sur la vallée.

— Sélim ? balbutia Marcus en se redressant avec peine. Ne reste pas là. La galerie... elle s'ouvre. Le sanctuaire est à portée de main. Je vois les cartouches. Ils brillent, Sélim. Ils brillent d'un feu que Carter ne connaîtra jamais.

Un silence pesant suivit ses paroles. Puis, le bruit d'un seau de fer heurtant la paroi rocheuse résonna, amplifié par l'acoustique monstrueuse du lieu.

— Monsieur, je vous en supplie, ne bougez plus, reprit la voix de Sélim, désormais chargée d'une terreur palpable. Je suis juste au-dessus de vous, à la verticale de la faille. Je vois votre lampe par l'interstice. Vous n'êtes nulle part, monsieur. Vous êtes dans un cul-de-sac de trois coudées de large.

Marcus rit, un rire sec qui fit remonter une quinte de toux chargée de poussière. Il écarta les bras, effleurant ce qu'il croyait être les parois d'une salle de réception royale.

— Un cul-de-sac ? Imbécile. Tes yeux sont aveuglés par le jour. Je marche dans une nef de géants. Aristhène m'attend au bout. Il tient le carnet. Il veut que je signe la dernière page avec mon propre sang. Regarde ces visages sur les murs, Sélim ! Ce

sont ceux de la section de 1915. Ils m'observent. Ils disent que l'argile a soif.

— Il n'y a rien, monsieur ! cria Sélim, et Marcus crut entendre le sanglot dans la gorge du jeune Égyptien. Vous parlez à la pierre depuis six heures ! Vous grattez ce mur avec vos doigts jusqu'à l'os ! Je vous entends gémir des noms que je ne connais pas. Il n'y a pas de tunnel, il n'y a pas de sanctuaire. C'est une faille aveugle, une erreur de la montagne !

Marcus ferma les yeux. La sensation était pourtant si réelle. Sous sa paume, il ne sentait pas la roche brute, mais la finesse d'un enduit de plâtre, la rondeur d'un bas-relief représentant Anubis pesant un cœur de plomb. Il fit un pas en avant, puis un autre. Dans son esprit, le sol se déroba vers une descente majestueuse, un escalier de basalte noir menant au noyau de l'existence.

— Tu mens pour me voler ma gloire, comme j'ai volé la sienne, siffla Marcus. Tu veux la récompense sans l'expiation. Mais la tombe me reconnaît. Elle boit mes souvenirs. Elle a déjà pris le visage de ma mère, le parfum de la pluie sur Londres, le goût du pain. Je suis vide, Sélim. Vide et prêt à être rempli par l'ombre.

— Descendez la corde, ordonna Sélim à quelqu'un d'autre, là-haut, dans le monde des vivants. Monsieur Vane, je vous jette un cordage. Attrapez-le. La nuit tombe sur Thèbes. Les chacals hurlent. Sortez de cette folie !

Une corde de chanvre, rude et tressée, vint fouetter l'obscurité, tombant lourdement sur l'épaule de Marcus. Elle sentait le soleil, la sueur d'homme et la liberté. Pour Marcus, elle n'était qu'un serpent de plus dans ce bestiaire de cauchemar. Il l'écarta d'un geste dédaigneux. Pour lui, elle n'était qu'une racine morte pendant d'un plafond de calcaire.

Il se tourna de nouveau vers le mur. Dans la clarté hallucinatoire de sa psychose, la paroi s'effaça pour laisser place à une silhouette immense. Aristhène n'était plus une

projection de sa culpabilité, mais une statue de limon, un colosse d'argile dont les yeux étaient des trous noirs aspirant toute velléité de retour.

— Le prix, Marcus, murmura la statue. Le prix pour le secret.

— Je n'ai plus rien, répondit l'archéologue en s'effondrant sur le sol, les mains fouillant la poussière pour y trouver une offrande.

— Il te reste ton nom. Donne-le, et le tunnel sera tien pour l'éternité.

Là-haut, Sélim hurlait, appelant les autres ouvriers, demandant des pioches, des barres à mine, n'importe quoi pour élargir la faille et extraire le fou qui se mourait dans les entrailles de la terre. Mais pour Marcus, ces bruits n'étaient que le battement d'ailes de scarabées de pierre.

Il colla son oreille contre la paroi. Il entendait maintenant le chant de la terre, une mélodie sourde, tellurique, qui parlait de strates, de sédimentation et d'oubli. L'argile n'était pas seulement une matière ; elle était une mémoire liquide qui se solidifiait autour de lui. Il sentit ses jambes s'engourdir, ses bras devenir lourds comme des blocs de granit. Sa peau prenait la texture du papyrus brûlé.

— Je... je m'appelle... commença-t-il.

Mais le nom se brisa dans sa gorge. Il ne s'en souvenait déjà plus. Il n'était plus Marcus Vane, l'ambitieux, le traître, l'érudit déchu. Il devenait une inscription. Un hiéroglyphe inachevé sur une paroi que personne ne lirait jamais.

La voix de Sélim s'éteignit, remplacée par le grondement sourd d'un éboulement lointain, ou peut-être était-ce simplement le bruit de son propre cœur qui ralentissait, s'accordant au rythme des millénaires. Marcus tendit un doigt tremblant et, avec son propre sang, traça une dernière ligne sur la pierre brute, là où il voyait une porte d'or.

Le mur resta froid, imperturbable, une masse de calcaire indifférente aux tragédies des hommes.

— Enfin, souffla-t-il alors que l'obscurité devenait totale, la poussière n'a plus d'odeur.

Dans le silence qui suivit, on n'entendit plus que le frottement du sable qui s'écoulait par la fissure du plafond, recouvrant lentement, grain après grain, la forme immobile qui ne savait plus comment s'extraire de son propre tombeau.

Chapitre 9

L'Entonnoir de Calcaire

La lampe à acétylène crachotait une lueur malade, un jaune de soufre qui léchait les parois de calcaire avec une impatience de bête affamée. Marcus Vane s'enfonça davantage dans la faille, ses épaules frottant contre la pierre rugueuse qui dévorait le lin de sa veste de saharienne. L'air, prisonnier de la montagne thébaine depuis trois millénaires, avait le goût de la cendre et du sel gemme. Chaque inspiration lui brûlait les bronches, une intrusion de poussière minérale qui semblait vouloir pétrifier ses poumons de l'intérieur.

Le sol s'inclinait selon un angle de plus en plus aigu, transformant la galerie en un boyau hélicoïdal qui s'enfonçait dans les entrailles du plateau. À chaque enjambée, le silence se faisait plus dense, une chape de plomb que seul le martèlement de son propre sang dans ses tempes parvenait à percer. Il posa une main sur la paroi pour stabiliser sa descente et sentit sous ses doigts une humidité contre-nature. Ce n'était pas de l'eau, mais une sorte d'exsudat huileux, une sueur de roche qui empestait l'oxyde ferreux et le vieux linge macéré dans le bitume.

Soudain, un vertige le saisit. Ce n'était pas la chute du corps, mais celle de l'esprit. Il voulut se raccrocher à une pensée familière, un point d'ancrage dans le tumulte de sa conscience. Il chercha le nom de la rue où il avait grandi, cette petite artère de briques rouges à Chelsea où les glycines étouffaient les grilles en fer forgé. Le vide lui répondit. Le nom s'était évaporé, effacé comme une inscription sur du grès exposé au simoun. Il ne restait qu'une tache grise dans sa mémoire, une béance qu'il ne parvenait plus à combler.

Il pressa le pas, le souffle court. La spirale se resserrait. Les murs, autrefois nus,

commençaient à se parer de reliefs d'une précision insoutenable. À la lueur vacillante de sa lampe, il vit des silhouettes se détacher de la pierre. Ce n'étaient pas les dieux à tête de faucon ou les déesses ailées des tombes royales. C'étaient des hommes en redingote, des visages qu'il avait croisés dans les amphithéâtres de Londres et les clubs du Caire. Leurs yeux, incrustés de lapis-lazuli sombre, semblaient le suivre, chargés d'un mépris millénaire.

— Qui est-ce ? murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un sifflement sec.

Il s'arrêta devant une fresque dont la peinture paraissait encore fraîche, presque visqueuse. Il y reconnut une femme au port altier, une silhouette qu'il avait aimée, ou qu'il aurait dû aimer. Il chercha son prénom. Un "E" ? Un "M" ? Le souvenir se déroba, glissant entre ses neurones comme du sable fin entre les doigts d'un squelette. Il oublia la couleur de ses yeux, le timbre de son rire, jusqu'à l'existence même de sa tendresse. Pour chaque mètre gagné dans les profondeurs de l'entonnoir, le tribut était prélevé. La tombe ne demandait pas d'or ; elle exigeait la substance de l'être.

Le plafond s'abaissa brusquement. Marcus dut se courber, sa colonne vertébrale craquant sous l'effort. La chaleur devenait suffocante, une étreinte de fournaise qui faisait perler une sueur acide sur son front. Il sentit le poids de ses diplômes s'évanouir. L'Université d'Oxford, les parchemins calligraphiés, la fierté d'avoir été nommé membre de la Royal Geographical Society... tout cela se transmuta en une abstraction dénuée de sens. Qu'était-ce qu'une université ? Qu'était-ce qu'un nom ?

Le couloir tournait maintenant sur lui-même avec une régularité de vis sans fin. Marcus trébucha sur un éclat de silex et tomba à genoux dans la poussière. La lampe bascula, projetant des ombres monstrueuses sur le plafond. Dans cette clarté mourante, il vit une forme se dessiner au bout de la galerie. Une silhouette voûtée, appuyée sur une canne dont le pommeau d'ivoire luisait d'un éclat spectral.

— Aristhène ? hoqueta-t-il.

Le nom de son mentor fut le dernier mot de son ancien monde. En le prononçant, il sentit le souvenir de la soif dans le désert de Libye refluer en lui, mais sans la culpabilité qui l'avait rongé pendant sept ans. Le remords s'étiolait parce que le crime lui-même devenait flou. Il voyait un homme mourir dans les dunes, il voyait des carnets de fouilles qu'on dérobait, mais il ne savait plus qui était le bourreau ni qui était la victime. Il n'était plus qu'un spectateur étranger à sa propre infamie.

Il se releva péniblement, ses mains griffant le calcaire pour trouver un appui. Ses doigts étaient noirs de nitrate, la peau arrachée par la rudesse de la roche, mais il ne ressentait aucune douleur. Il n'était plus qu'un mécanisme de chair mû par une volonté qui n'était plus la sienne. L'entonnoir le suçait vers le bas, vers le cœur névralgique de la montagne.

Les parois se rapprochèrent encore, l'obligeant à ramper sur le ventre. Le contact du sol froid contre son thorax lui rappela la sensation d'un linceul. Il perdit alors le nom de sa mère. Ce dernier lien avec l'humanité se brisa net, laissant place à un silence absolu dans les recoins de son crâne. Il n'avait plus d'enfance, plus de patrie, plus de langage. Les mots "archéologue", "trahison", "ambition" n'étaient plus que des sons vides, des échos de chauves-souris dans une cathédrale déserte.

Il atteignit une petite chambre circulaire où l'air semblait vibrer d'une fréquence basse, un bourdonnement qui résonnait dans ses os. Au centre, un sarcophage de granit rose, massif, imperturbable, attendait. Le couvercle était orné d'un visage dont les traits n'étaient pas encore sculptés, une surface lisse qui n'attendait qu'une identité pour s'incarner.

Marcus tendit une main tremblante vers la pierre. Il ne se souvenait plus pourquoi il était là. Il ne savait plus ce qu'était un trésor. Il regarda ses mains, ces outils de chair qu'il ne reconnaissait plus. Il était une page blanche, un papyrus gratté jusqu'à l'effacement total de l'encre.

— Je... commença-t-il, mais le pronom lui-même s'effondra.

Il n'y avait plus de "je". Il n'y avait que la pierre, l'odeur du vieux linge et la poussière qui s'accumulait dans les plis de ses vêtements de coton. Il s'allongea sur le sol, le visage contre le calcaire froid, sentant la topographie de la tombe s'imprimer définitivement dans sa mémoire vide. Il devenait une extension de la faille, une nervure dans le minéral.

Le dernier vestige de sa conscience s'accrocha un instant à l'image d'une porte d'or, une illusion née de l'épuisement. Il traça un signe sur la paroi avec le sang de ses doigts meurtris, un hiéroglyphe absurde, une marque de propriété sur un néant qu'il venait d'épouser. La lumière de la lampe s'éteignit dans un ultime soupir de gaz.

L'obscurité fut totale, souveraine, une masse physique qui l'écrasa contre le sol du sanctuaire. Marcus Vane n'existait plus. Il n'était plus qu'une offrande anonyme déposée au centre de l'entonnoir, un souvenir sacrifié à la faim d'un lieu qui n'oubliait jamais rien, mais qui exigeait que l'on oublie tout pour y entrer.

Le grondement sourd de la montagne, au-dessus de lui, scella le silence. La poussière, fine et éternelle, commença son lent travail de recouvrement, effaçant la forme humaine pour ne laisser que la promesse d'une inscription que les siècles finiront par polir jusqu'à l'indifférence.

Chapitre 10

La Chambre du Miroir

Le froid monta des dalles de basalte, une morsure aride qui traversa les semelles de cuir élimé de ses bottes pour s'insinuer dans les moelles. Marcus Vane franchit le seuil de la chambre ultime, ses poumons brûlant d'un air qui n'avait pas circulé depuis trois millénaires, une atmosphère épaisse de poussière de roche et d'un effluve de bitume rance. La lueur de sa lampe à acétylène vacillait, projetant des ombres saccadées contre des parois d'une noirceur absolue, polies avec une patience démoniaque jusqu'à obtenir le lustre d'un miroir d'obsidienne. Ici, la montagne ne respirait plus. Le silence n'était pas une absence de bruit, mais une présence physique, un poids de plomb pesant sur ses tempes battantes.

Au centre de cet écrin de nuit minérale trônait le sarcophage. Un bloc monolithique de granit sombre, dont les angles droits semblaient trancher l'obscurité elle-même. Aucun hiéroglyphe ne souillait sa surface. C'était une géométrie pure, une affirmation de vide au cœur de la terre. Marcus s'approcha, le cliquetis de sa gourde d'étain contre sa hanche résonnant comme un glas dans la vacuité de la salle. Ses doigts, dont les ongles étaient bordés de deuil par le limon égyptien et les jointures blanchies par la fièvre, tremblaient lorsqu'il leva la lampe.

Il s'attendait à voir son propre visage, cette face de spectre ravagée par les veilles et la paranoïa, se refléter dans le poli du basalte. Il s'attendait à croiser ses yeux d'eau croupie, à y lire la fin de son errance. Mais la pierre ne lui renvoya pas l'image de l'homme de 1922.

La surface sombre frissonna. Le noir devint une transparence liquide, une fenêtre ouverte sur une autre géographie, une autre agonie.

Le soleil de Libye. 1915.

La chaleur frappa Marcus avec une violence telle qu'il crut sentir sa peau se craqueler sous sa chemise de lin trempée de sueur. Dans le miroir de la pierre, l'immensité ocre du désert se déployait, dévorant l'obscurité de la tombe. Il vit le sable, cette mer de silice chauffée à blanc, et au milieu de cette étendue de désolation, une silhouette brisée. Le Professeur Aristhène.

Le vieil homme était à genoux, ses mains noueuses griffant la dune comme pour y déterrer une once de fraîcheur. Son visage, autrefois empreint d'une dignité professorale, n'était plus qu'un masque de parchemin brûlé, les lèvres fendues, la langue gonflée d'une soif qui n'avait plus de nom. Sa canne à pommeau d'argent, symbole de son autorité dans les salons de Londres, gisait à quelques pas, inutile, à moitié ensevelie.

Marcus, immobile devant le sarcophage, sentit l'odeur du sable chaud et de la charogne imminente supplanter l'exhalaison de la sépulture. Il se vit lui-même, dans le reflet, debout à quelques mètres d'Aristhène. Le Marcus de 1915 ne bougeait pas. Il tenait contre son flanc les carnets de fouilles, ces précieux registres de cuir où étaient consignées les coordonnées de la faille thébaine. Il regardait son mentor mourir avec une curiosité clinique, une indifférence de reptile.

— Marcus...

Le nom ne fut pas prononcé, mais il vibra dans la pierre, une onde de choc qui fit vaciller la flamme de la lampe. Dans le reflet, Aristhène leva les yeux vers lui. Ce n'était pas un regard de reproche, mais une imploration vide, le dernier souffle d'une âme qui s'effiloche. Marcus se souvint alors du poids de l'outre d'eau qu'il portait à l'épaule ce jour-là, une outre pleine, dont le clapotis l'avait accompagné tandis qu'il s'éloignait, laissant le vieillard aux vautours et au silence des sables.

Il voulut reculer, détourner les yeux de ce miroir d'infamie, mais ses pieds semblaient soudés au basalte. Le froid de la chambre de basalte se mariait maintenant à la brûlure du souvenir. Il vit le reflet d'Aristhène s'affaïsser, la joue contre le quartz brûlant, tandis que le vent du désert commençait déjà à recouvrir ses vêtements de poussière. Et là, dans l'ombre du mourant, le reflet changea.

La canne à pommeau d'argent ne reposait plus sur le sable. Elle frappait le sol de la chambre funéraire. *Toc. Toc. Toc.*

Le son était sec, boisé, terrifiant de réalité. Marcus pivota, la lampe haute, mais il n'y avait que les parois polies et le sarcophage de granit. Pourtant, le bruit persistait, une percussion régulière qui montait du sol même, comme si la montagne elle-même réclamait son dû. Chaque coup de canne semblait briser un fragment de sa raison.

Il se tourna de nouveau vers le sarcophage. L'image de la Libye s'était dissipée, remplacée par une vision plus atroce encore. Le couvercle de granit semblait devenir translucide. À l'intérieur, il ne vit pas de momie enserrée dans ses bandelettes de lin poissé de résine. Il vit des visages. Des dizaines de visages pétris dans l'argile des remords. Il y avait les ouvriers de la Vallée des Rois qu'il avait renvoyés sans solde, les collègues dont il avait pillé les thèses, les femmes qu'il avait oubliées dans les bouges du Caire. Tous étaient là, figés dans une stase de basalte, les yeux ouverts, fixés sur lui.

L'oxygène se raréfiait. Marcus sentit sa gorge se serrer, une main invisible de calcaire l'étouffant lentement. Il comprit que le sanctuaire n'était pas un lieu de repos pour un roi défunt, mais un estomac de pierre destiné à digérer les impuretés de l'âme humaine. Pour chaque pas fait vers ce centre, il avait abandonné une part de son humanité, et maintenant que le voyage touchait à sa fin, il ne restait plus de lui qu'une écorce vide, un imposteur dont le nom s'effaçait déjà des registres du monde.

Il laissa tomber sa lampe. Le verre se brisa dans un tintement cristallin, et la flamme lécha un instant le basalte avant de s'éteindre dans un dernier soupir de pétrole.

L'obscurité totale tomba comme un couperet.

Dans le noir, Marcus n'était plus un homme. Il était une sensation de froid, une vibration de peur. Il sentit contre sa paume la texture du sarcophage. Le granit n'était plus dur ; il était devenu mou, malléable comme de l'argile fraîche. La pierre l'aspirait. Ses doigts s'enfonçaient dans le minéral, les sédiments millénaires remontant le long de ses avant-bras comme une caresse de terreau.

Il ne lutta plus. À quoi bon ? La voix d'Aristhène, sèche comme le froissement d'un papyrus, murmura à son oreille, une haleine de poussière et de mort :

— L'histoire n'écrit pas le nom des traîtres, Marcus. Elle les incorpore à sa propre substance.

Il se laissa glisser contre le flanc du sarcophage. Ses souvenirs s'étiolaient. Il oublia la pluie sur les pavés de Londres, le goût du gin, le parfum du papier ancien. Il oublia le visage de sa mère. Il ne resta bientôt plus que la sensation de la pierre qui l'enveloppait, un linceul de basalte qui se refermait sur ses membres.

Le silence reprit ses droits, souverain et immuable. La chambre du miroir n'avait plus rien à refléter. Marcus Vane était devenu une nervure dans la roche, une ombre fondue dans le granit, une offrande anonyme dont la seule trace resterait, peut-être, le léger relief d'une main pétrifiée sur un flanc de sarcophage que personne ne viendrait jamais caresser. La montagne de Thèbes garda son secret, et la poussière, lente et éternelle, commença à recouvrir les éclats de verre de la lampe brisée, effaçant le dernier vestige d'un homme qui avait cru pouvoir piller le passé sans lui appartenir.

Chapitre 11

L'Autopsie du Remord

Le râle de la pierre contre la pierre déchira le silence millénaire de la crypte avec une violence de blasphème. Sous l'effort, les muscles de Marcus, saillants sous la batiste poisseuse de sa chemise, semblèrent sur le point de rompre. Ses doigts, dont les ongles n'étaient plus que des moignons sanglants noircis par la poussière de charbon et le bitume, s'arc-boutèrent contre le couvercle monolithique. Le granit rose d'Assouan, poli jusqu'à l'obscénité, résistait avec la morgue des siècles. Puis, dans un gémissement de séisme miniature, le joint de mortier s'effrita, libérant une bouffée d'air vicié, une exhalaison de myrrhe rance et de papier décomposé qui monta aux narines de l'archéologue comme le souffle d'un mort qu'on réveille.

Le couvercle bascula, s'écrasant sur le sol de calcaire dans un fracas qui fit pleuvoir des éclats de plâtre des hiéroglyphes du plafond. Marcus vacilla, sa lampe à acétylène oscillant au bout de son bras tremblant. La lumière crue, jaunâtre, lécha l'intérieur de la cuve.

Il n'y avait là ni dépouille embaumée, ni masques d'or, ni pectoraux de lapis-lazuli. Reposant sur un lit de lin jauni, presque translucide tant la fibre était usée par le temps, gisaient les carnets. Douze volumes reliés de cuir sombre, dont les tranches de papier hollandais portaient encore les stigmates de l'humidité des sables de Libye. Les carnets d'Aristhène.

Marcus laissa échapper un sanglot sec, un bruit de gorge qui n'avait plus rien d'humain. Il tendit une main convulsive, ses doigts effleurant la peau de chèvre des reliures. C'était là le poids de son crime, la substance même de sa trahison. Chaque page représentait une goutte d'eau refusée au vieil homme sous le soleil de plomb de

1915, chaque croquis à l'encre de Chine était un clou de plus dans le cercueil de sa propre probité.

— Ils sont intacts, Marcus. Comme le jour où tu les as glissés sous ta vareuse pendant que je cherchais mon souffle dans l'ombre du djebel.

La voix n'était qu'un froissement de parchemin, un murmure porté par un courant d'air glacial qui ne devrait pas exister à cette profondeur. Marcus se figea. Le faisceau de sa lampe balaya la pénombre, accrochant les parois où les fresques semblaient s'animer sous l'effet de la chaleur. Les visages peints, aux yeux de khôl immense, le fixaient avec une sévérité de juges.

Dans l'angle de la chambre funéraire, là où l'ombre se faisait plus dense, plus matérielle, une silhouette se découpa. Elle était vêtue d'un costume de toile coloniale dont les pans flottaient comme s'ils étaient immergés dans l'eau. Le visage restait flou, une tache de grisaille où seule brillait l'amertume, mais le son de la canne ferrée frappant le dallage était, lui, d'une réalité terrifiante. *Toc. Toc. Toc.*

— Le prix de la gloire est une chambre sans issue, mon garçon, reprit l'Ombre d'Aristhène. Tu as bâti ta carrière sur mes silences. Tu as bu mon héritage comme un vin de messe volé. Regarde-les. Ils sont ton seul salut. Et ta seule prison.

Marcus s'empara du premier carnet. Le cuir était froid, d'une froideur minérale qui lui brûla la paume. En ouvrant l'ouvrage, il vit l'écriture fine, nerveuse du Professeur. Les schémas des temples perdus, les calculs astronomiques, les secrets d'une Égypte que seul Aristhène avait su déchiffrer. C'était la clé du monde, la promesse d'une immortalité dans les annales de la Royal Geographical Society. Mais à mesure qu'il serrait l'objet contre lui, les parois de la salle semblèrent se rapprocher. Le plafond de calcaire s'abaissa de quelques pouces. L'oxygène, déjà rare, se fit lourd, chargé d'une odeur de poussière de tombeau qui lui brûlait les poumons.

Il comprit alors la géométrie sacrée de ce lieu. La tombe n'était pas une sépulture, c'était une balance.

— Si tu les emportes, tu ne franchiras jamais le premier corridor, murmura la figure spectrale qui s'avançait lentement, le bruit de sa canne résonnant dans les vertèbres de Marcus. Tu resteras ici, à les relire dans le noir, jusqu'à ce que tes yeux s'éteignent et que ta peau devienne le parchemin de ton propre échec. Tu seras le treizième carnet, Marcus. Celui que personne n'ouvrira.

Marcus regarda le puits de sortie, là-haut, une minuscule fente de ténèbres un peu moins denses. Il revit, dans un éclair de lucidité déchirant, le visage de sa mère, le goût âcre du gin dans les bouges de Soho, le frisson de la pluie sur les quais de la Tamise. Ces souvenirs s'effiloçaient, devenaient des lambeaux de brume. Pour chaque seconde passée à convoiter les carnets, une part de son humanité s'évaporait, absorbée par le grès assoiffé des murs.

— Brûle-les, Marcus. Rends au néant ce que tu as dérobé à la mort.

Marcus sortit de sa poche une boîte de allumettes de sûreté, de celles qu'il utilisait pour allumer ses cigarettes de tabac turc. Ses mains tremblaient si fort que le bois craqua entre ses doigts. Il regarda les carnets. C'était son œuvre. Son nom, gravé sur les plaques de cuivre des musées, dépendait de ces pages. Sans elles, il n'était qu'un paria, un pilleur de bas étage dont l'histoire oublierait jusqu'à l'existence.

L'Ombre était désormais tout près. Marcus sentait l'odeur de la naphtaline et du sable chaud qui émanait du spectre.

— Choisis, Marcus. L'éclat du mensonge ou l'obscurité de la vérité.

D'un geste brusque, Marcus craqua une allumette. La flamme bleue, puis orange, dansa un instant dans l'air raréfié. Il hésita, le cœur battant à rompre sa poitrine. Le

visage d'Aristhène parut s'adoucir, une lueur de pitié triste passant dans ses yeux de brume. Marcus laissa tomber l'allumette sur le lit de lin sec qui tapissait le sarcophage.

Le feu prit instantanément. Les fibres de lin, vieilles de trois mille ans, s'embrasèrent avec une fureur joyeuse. Les flammes léchèrent les reliures de cuir qui se recroquevillèrent comme des créatures vivantes sous la torture. Une fumée noire, épaisse, âcre, s'éleva en volutes lourdes, emplissant la chambre funéraire. Marcus regarda ses mensonges se transformer en cendres volatiles. Les croquis des cités interdites, les listes de rois oubliés, tout se consumait dans un crépitement de bois sec.

À mesure que le papier s'effondrait en flocons gris, une sensation de légèreté incroyable s'empara de lui. Le poids qui lui écrasait la poitrine depuis sept ans se dissipa. La pression des murs sembla refluer.

Il leva les yeux. L'Ombre d'Aristhène s'effaçait, devenant une simple traînée de fumée parmi les autres. Le vieil homme ne s'appuyait plus sur sa canne ; il semblait se fondre dans la lumière de l'incendie, un léger sourire aux lèvres, une main levée dans un adieu qui n'était plus une malédiction.

— Cours, Marcus, sembla dire le vent. Cours avant que le ciel ne se souvienne de toi.

Marcus ne se le fit pas dire deux fois. Il se jeta vers le boyau de sortie, ses bottes glissant sur les débris de pierre. Il grimpa, s'écorchant les genoux et les coudes contre le calcaire tranchant, ses poumons hurlant sous l'effort et la fumée. Il ne regarda pas en arrière. Il laissa derrière lui la lampe, ses outils, son ambition et les cendres de l'homme qu'il aurait dû être.

Il rampa dans le conduit étroit, sentant la roche le griffer comme pour le retenir une dernière fois. Puis, soudain, l'air changea. Il ne sentait plus le renfermé et le bitume, mais le vent sec du désert et l'odeur du soir qui tombe sur la vallée.

Il émergea de la faille, s'effondrant sur le sable encore chaud de la falaise thébaine. Au loin, les lumières du campement de Howard Carter brillaient comme des étoiles tombées au sol, mais elles lui parurent dérisoires, presque vulgaires. Marcus Vane resta allongé là, le visage tourné vers le ciel d'Égypte, un ciel d'un bleu d'encre où commençaient à poindre les constellations.

Il n'avait plus rien. Ni preuves, ni gloire, ni avenir. Ses mains étaient vides, couvertes de suie et de sang. Mais alors qu'il fermait les yeux, il s'aperçut avec une stupeur mêlée de larmes qu'il se souvenait enfin, avec une précision cristalline, de l'odeur de la pluie sur les pavés de Londres et du son de la voix de sa mère l'appelant pour le thé, dans un monde où le temps n'avait pas encore le goût de la poussière.

Chapitre 12

Le Sacrifice Ultime

L'air, dans cette ultime alvéole de calcaire, n'avait plus la neutralité de la pierre millénaire ; il vibrait d'une moiteur organique, une exhalaison de poumons de roche qui semblaient se contracter à chaque souffle de l'intrus. Marcus Vane, accroupi sur le sol inégal, sentait la morsure du silex à travers la toile de son pantalon de lin, mais cette douleur n'était qu'un lointain écho face au tumulte qui lui dévorait les tempes. Devant lui, posés sur un bloc de grès brut qui servait d'autel improvisé, les carnets de cuir de Cordoue gisaient comme des cadavres ouverts. Le cuir, tanné par la sueur acide de ses mains et les sables de Libye, exhalait une odeur de bête morte et de colle de poisson.

À la lueur vacillante de sa lampe à huile, dont la mèche de coton carbonisée crachotait une fumée grasse, Marcus fixait les pages. Là, sous ses yeux fiévreux, l'encre de Chine semblait s'animer. Son propre nom, « Marcus Vane », calligraphié avec une morgue insolente au-dessus de celui, biffé, du Professeur Aristhène, lui apparaissait désormais comme une balafre sur la face de l'histoire. Chaque lettre était une trahison, chaque jambage un clou enfoncé dans le cercueil de son mentor, abandonné sept ans plus tôt sous le zénith implacable du désert, là où les scorpions sont les seuls témoins des derniers rôles.

— Tu ne peux pas l'effacer, Marcus. L'encre a bu ta honte jusqu'à la lie.

La voix n'était qu'un murmure de parchemin froissé, mais elle emplissait la chambre funéraire, rebondissant sur les parois où les fresques, peintes d'un ocre encore visqueux, semblaient couler vers le sol. Marcus tourna la tête. Dans l'angle mort de la lumière, là où les ténèbres se faisaient plus denses que la poix, une silhouette se

dessinait. Ce n'était qu'une accumulation de poussière et d'ombres, mais le son était indiscutable : le *toc-toc* rythmé d'une canne d'ébène sur le dallage, le bruit sec et autoritaire que faisait Aristhène lorsqu'il arpentait les couloirs du British Museum.

— Je vais le faire disparaître, hoqueta Marcus, sa main tremblante cherchant désespérément un grattoir dans sa sacoche. Je vais tout rendre. Les dates, les mesures, les croquis de la Vallée... Tout !

Il saisit un éclat de calcaire tranchant, une esquille de roche oubliée par les carriers de la XVIII^e dynastie, et se mit à gratter frénétiquement le papier jauni. Le bruit du minéral déchirant la fibre végétale résonna comme un cri dans le silence de la sépulture. Mais plus il frottait, plus le nom semblait s'ancrer, s'enfonçant dans la pulpe du carnet, devenant indélébile, noir comme le fiel.

Pris d'une convulsion de terreur, Marcus porta l'éclat de pierre à sa propre paume. Il ne sentit pas la coupure, seulement la chaleur soudaine du liquide qui s'écoulait, sombre et épais. Il pressa sa main sanglante sur la page, espérant noyer son usurpation sous le tribut de sa chair. Le sang ne tacha pas le papier ; il fut aspiré. Le carnet but l'hémoglobine avec une avidité surnaturelle, et Marcus vit, avec une horreur glacée, les parois du tombeau se colorer d'un rose malsain. La pierre n'était plus de la pierre. Elle devenait membrane, tissu, muscle. Les hiéroglyphes sur les murs — les formules d'offrandes, les listes de pains et de jarres de bière — se mirent à palpiter au rythme de son propre cœur défaillant.

Le tombeau était un estomac, et il venait de goûter à son premier repas.

— Ce n'est pas assez, Marcus, reprit l'Ombre, s'avançant dans le cercle de lumière. La vérité ne se paie pas avec le sang du corps. C'est une monnaie trop vile pour ce lieu.

L'archéologue leva des yeux rougis. L'Ombre d'Aristhène se tenait là, immense, vêtue de son vieux veston de tweed dont on devinait les fibres de laine, mais son visage

n'était qu'un vide, un trou noir dans la trame de la réalité. Marcus sentit l'oxygène se raréfier, remplacé par une odeur de bitume et de vieux lin imprégné de natron. Ses poumons le brûlaient, comme s'il inhalait du verre pilé.

— Que veux-tu ? cria-t-il dans un râle. J'ai tout perdu ! Ma raison, ma place parmi les hommes... Carter est là-haut, il a l'or, il a la gloire ! Moi, je n'ai que cette fosse et tes carnets maudits !

— Je veux ce qui te permet de fuir, murmura le spectre. Je veux le fil d'Ariane que tu gardes dans un repli de ton âme. Donne-moi le chemin du retour.

Marcus recula, heurtant la paroi qui lui parut chaude, presque fiévreuse. Le chemin du retour. Ce n'était pas une simple direction, ce n'était pas la connaissance des couloirs étroits, de la faille dissimulée ou de la pente raide de la falaise. C'était le souvenir même de l'existence d'un "ailleurs". C'était la certitude qu'il y avait un monde au-delà de cette gangue de calcaire, un monde où le thé refroidissait sur une table en acajou, où le brouillard de Londres enveloppait les réverbères, où le visage d'une mère attendait encore dans le cadre d'un portrait.

S'il abandonnait cela, il ne resterait que l'ici et le maintenant. L'éternité dans une boîte de pierre.

L'Ombre leva sa canne et la pointa vers le cœur de Marcus. La pointe d'ébène sembla traverser son sternum sans briser la peau, plongeant directement dans le réservoir de ses souvenirs. Marcus vit passer devant ses yeux, comme un défilé de lanternes magiques, les images de sa vie : les quais de la Tamise, le goût du sherry, le craquement de la neige sous ses bottes, et enfin, la carte mentale, précise et lumineuse, qui menait de ce sanctuaire maudit à la liberté de l'air nocturne.

Il vit le sentier de chèvres, le rocher en forme de crâne, la senteur de la sauge sauvage qui marquait l'entrée de la faille.

— Prends-le, articula-t-il, les lèvres bleuies par l'asphyxie. Prends tout. Mais laisse-moi le pardon.

L'Ombre aspira. Marcus ressentit un arrachement atroce, comme si on lui extrayait la moelle épinière avec un crochet de bronze. Une à une, les lumières de sa mémoire s'éteignirent. Londres disparut. Les visages s'effacèrent. Le concept même de "sortie" s'évapora de son esprit, laissant un vide blanc, une amnésie géographique totale. Il ne savait plus qui il était, ni comment il était arrivé là, ni même qu'il existait un ciel au-dessus de sa tête.

Il n'était plus qu'une inscription de plus dans le grand livre de l'Égypte, une scorie humaine dans le creuset des rois.

Soudain, le tombeau poussa un long gémissement de pierre. Les parois se desserrèrent. Le sol, autrefois solide, sembla se liquéfier pour le rejeter. Marcus ne sentait plus ses membres. Il n'était plus qu'une volonté aveugle, un instinct de survie sans direction, propulsé par une force qui ne lui appartenait pas. Il rampa dans l'obscurité, ses doigts griffant le sol, ne cherchant plus la sortie — car il en avait oublié l'existence — mais fuyant simplement le poids insupportable du pardon qu'il venait d'acheter.

L'air changea. La pression sur ses tympans se relâcha. Le silence de la tombe fut remplacé par le sifflement ténu du khamsin. Il ne sentait plus le renfermé et le bitume, mais le vent sec du désert et l'odeur du soir qui tombe sur la vallée.

Il émergea de la faille, s'effondrant sur le sable encore chaud de la falaise thébaine. Au loin, les lumières du campement de Howard Carter brillaient comme des étoiles tombées au sol, mais elles lui parurent dérisoires, presque vulgaires. Marcus Vane resta allongé là, le visage tourné vers le ciel d'Égypte, un ciel d'un bleu d'encre où commençaient à poindre les constellations.

Il n'avait plus rien. Ni preuves, ni gloire, ni avenir. Ses mains étaient vides, couvertes de suie et de sang. Mais alors qu'il fermait les yeux, il s'aperçut avec une stupeur mêlée de larmes qu'il se souvenait enfin, avec une précision cristalline, de l'odeur de la pluie sur les pavés de Londres et du son de la voix de sa mère l'appelant pour le thé, dans un monde où le temps n'avait pas encore le goût de la poussière.

Chapitre 13

La Dernière Inscription

Sélim s'écorcha les phalanges contre la paroi de calcaire, mais il ne sentit pas la morsure de la pierre. La sueur, lourde de poussière et de sel, lui brûlait les yeux, traçant des sillons boueux sur son visage cuit par le soleil des plateaux thébains. Depuis trois jours, il s'acharnait contre ce flanc de falaise, là où il avait vu Marcus Vane s'engouffrer, là où la faille l'avait aspiré comme une bouche avide. Pourtant, sous le tranchant de son pic, le roc demeurait d'une intégrité insultante. Il n'y avait plus de fissure, plus de béance, plus le moindre interstice où glisser la lame d'un couteau. Le calcaire était lisse, froid, monobloc, comme si la montagne n'avait jamais été violée par l'ambition d'un homme.

Il laissa tomber son outil. Le fer tinta contre le sol avec un bruit sec qui s'éteignit aussitôt, étouffé par l'immensité du désert. Sélim recula, les poumons sifflants, la gorge irritée par l'odeur âcre du nitrate et du sable chauffé à blanc. Il regarda ses mains : elles n'étaient plus que plaies et calleosités. Il appela une dernière fois, un cri rauque, dépourvu d'espoir, qui se perdit dans les replis de la vallée. Rien. Seul le silence de l'Égypte, ce silence qui pèse plus lourd que le granit, lui répondit. Pour Sélim, Marcus Vane n'était déjà plus qu'un spectre évanoui dans les replis du temps, une folie de plus dans cette terre qui dévorait les archéologues comme des offrandes dérisoires. Il ramassa sa besace de toile écrue, jeta un dernier regard vers la paroi muette et commença sa descente vers la plaine, abandonnant le mort à sa demeure éternelle.

De l'autre côté de la paroi, dans un espace qui n'obéissait plus aux lois de la géométrie ni à celles de la lumière, Marcus Vane ne luttait plus.

L'air était devenu une substance épaisse, une sorte de limon impalpable qui lui emplissait les bronches avec la douceur d'un linceul. Il ne sentait plus le froid du basalte contre son dos, car il ne faisait plus qu'un avec lui. Ses membres, autrefois agités de tics nerveux, s'étaient figés dans une rigidité minérale. Ses doigts, ces doigts qui avaient si souvent gratté la corne de ses paumes en signe d'anxiété, étaient désormais étirés, fondus dans la masse sombre de la roche. Il n'était plus un homme debout dans un tombeau ; il devenait la paroi elle-même.

La métamorphose était d'une lenteur exquise et terrifiante. Marcus sentait les sédiments millénaires s'infiltrer dans ses veines, remplaçant son sang par une sève de quartz et d'oxyde ferreux. Ses souvenirs, ces lambeaux de vie qu'il avait chéris ou fuis, s'extrayaient de son esprit comme des pigments que l'on broie. L'image de la pluie sur les pavés de Londres, qu'il avait retrouvée un instant à la surface, s'étirait maintenant en une longue traînée d'ocre sur le plafond de la chambre funéraire. Le son de la voix de sa mère devenait une vibration sourde dans la structure moléculaire du grès.

Il payait. Chaque parcelle de sa chair servait à restaurer ce qu'il avait profané par son ambition et son crime. Le professeur Aristhène n'était plus une ombre menaçante armée d'une canne ; il était devenu le maître d'œuvre de cette pétrification. Marcus sentait, avec une lucidité qui dépassait l'entendement humain, que son propre corps servait de mortier à la mémoire du monde.

Son visage, tourné de profil selon les canons immuables des scribes de la dix-huitième dynastie, s'aplatissait contre la surface du basalte. Ses traits, autrefois tranchants et dévorés par la paranoïa, se lissaient pour adopter l'éternité du bas-relief. Ses yeux, d'une couleur d'eau croupie, se changeaient en deux incrustations d'obsidienne, fixes, fixant à jamais l'obscurité du sanctuaire. Il n'y avait plus de douleur, seulement une immense lassitude qui trouvait enfin son repos dans la pierre.

Soudain, un craquement se fit entendre, non pas dans l'air, mais dans la fibre même

de la roche. C'était le son d'un burin invisible, manié par une main souveraine. Marcus sentit une brûlure intense au-dessus de sa tête, là où la pierre était encore vierge. Lettre après lettre, signe après signe, son identité était gravée, non pas en caractères latins, mais dans cette écriture sacrée qu'il avait passée sa vie à déchiffrer sans jamais la comprendre. Le cartouche se referma sur lui.

Marcus Vane.

Le nom n'était plus une signature au bas d'un rapport de fouilles mensonger, ni un cri dans la nuit. C'était une inscription. Une marque définitive attestant que l'offrande avait été acceptée. Il était le gardien et la proie, le pilleur et le trésor. Il était le silence qui protégeait désormais le secret d'Aristhène.

À l'extérieur, le khamsin commença à se lever. Le vent de sable, ce grand balayeur des déserts, se mit à hurler entre les parois de la falaise. Il charriait avec lui des tonnes de silice fine, une poussière d'or et de mort qui s'engouffra dans les moindres anfractuosités. En quelques heures, le léger surplomb qui marquait l'emplacement de la faille disparut sous un linceul mouvant. Les traces de pas de Sélim furent effacées, le manche du pic abandonné fut enseveli, et la falaise retrouva son aspect de muraille impénétrable, dressée contre l'arrogance des vivants.

Le soleil sombra derrière la ligne de crête, noyant la vallée des Rois dans un pourpre funèbre. Le silence revint, plus dense qu'auparavant. Mais dans l'air refroidi, là où la faille s'était refermée, une odeur persistait, incongrue et tenace. Ce n'était ni l'odeur du bitume, ni celle du vieux linge, ni celle du calcaire chauffé. C'était une effluve de tabac froid, un tabac de Virginie, celui-là même que le professeur Aristhène aimait fumer dans sa pipe de bruyère lors des longues soirées de 1915.

Cette odeur flotta un instant, portée par une brise légère, avant d'être dispersée par l'immensité de la nuit égyptienne. Sous la montagne, dans le sanctuaire que plus aucun homme ne visiterait jamais, Marcus Vane, devenu pierre, ne se souvenait plus

de rien. Il n'était plus qu'une ligne, une courbe, une inscription parmi d'autres, une poussière d'histoire figée dans l'argile éternelle.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Argile a Ta Voix"

Une œuvre écrite par Sarah Bern

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)